

# Les Lunes de Sang

Anaïs Cros

Livres I & II



**ARMADA**  
fantasy

*Anaïs Cros*



*Les Lunes de Sang*

Du même auteur :

***Les Lunes de Sang***

*Les Lunes de Sang* - Editions Lokomodo - 2011

*La Lune Noire* - Editions Lokomodo - 2011

*Métamorphose* - Editions Lokomodo - 2012

*Crépuscules* - Editions Lokomodo - 2013

*La Mer des Songes* - Editions Midgard - 2013

Chez le même éditeur

**Le Cycle des Lunes de Sang**

**Volume 1 :** *Les Lunes de Sang / La Lune Noire*

**Volume 2 :** *Métamorphose / Crépuscules*

(à paraître fin 2015)

**Volume 3 :** *Les Enfants de la Magie / Le Tueur de Loup*

(à paraître en 2016)



**Retrouvez nous sur internet**

[www.editions-armada.com](http://www.editions-armada.com)

Tous nos livres, nos ebooks, nos auteurs

Anaïs CROS

LES LUNES DE SANG

VOLUME 1



Éditions  
*ARMADA*

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation expresse de l'auteur.

© Anaïs CROS & Éditions *ARMADA* 2015  
Couverture & illustrations intérieures : Michel BORDERIE

ISBN : 979-10-90931-58-9

# Sommaire

Les Lunes de sang .....	9
La Lune noire .....	367
Galerie de portraits .....	639

# LES LUNES DE SANG



# Livre I

## Lunargent

### 1

**L**A GUERRE DES VINGT LUNES, OPPOSANT LES CITÉS INDÉPENDANTES réunies sous la bannière d'Arthonias à l'alliance entre Roseraie et le royaume de Mortelune, prit fin au printemps de l'année 1882 du calendrier mortelunien, après avoir duré plus de dix cycles<sup>1</sup>. Le massacre de leurs troupes dans les montagnes Oulanes contraignit les Cités Indépendantes à admettre leur défaite et, suite aux accords de paix signés à Roseraie, les soldats volontaires furent renvoyés chez eux, tandis que les professionnels se voyaient confier la délicate mission de rendre les honneurs aux nombreux morts et d'apporter leur assistance aux peuples touchés par les combats.

Je faisais partie des volontaires et, après avoir aidé autant qu'il m'était possible en tant que médecin, je fus libéré de mes devoirs militaires comme la plupart des nains qui avaient choisi de venir en aide au royaume de Mortelune dans cette guerre. Cela me fut un profond soulagement, car ces combats m'avaient apporté bien plus de misère que de gloire, bien plus de remords que de souvenirs grandioses. En vérité, j'y avais tout perdu en dehors de la vie. Cela m'avait détaché de toute contrainte matérielle et je décidai donc de suivre quelques camarades qui regagnaient ce grand déversoir que constitue Lunargent, la cité royale de Mortelune. Nous passâmes les remparts aux alentours du 15 doucelune.

Je me souviens encore parfaitement de ce jour. L'été était déjà très proche et il faisait une température étouffante dans la cité, à l'intérieur

---

<sup>1</sup> Les années dans les Territoires Magiques ne sont pas équivalentes aux nôtres. Une journée est constituée de trente heures, une semaine de six jours, un cycle de quatre semaines et une année de huit cycles.



de laquelle la brise ne pouvait circuler tant les rues sont étroites. Je me rappelle avoir été comme happé par l'activité débordante de Lunargent. Nous autres nainsavons pour habitude de construire des cités calmes et feutrées, bien protégées sous les rochers, où chacun vaque à ses occupations paisiblement. Nous ne sommes pas amateurs du bruit et de l'agitation. Y plonger m'aurait sans doute été un choc très brutal si je n'étais pas juste sorti d'une guerre dont les souvenirs, fracas de la ferraille et hurlements des combattants, faisaient passer le vacarme des rues lunargentines pour une douce musique. Cela ne m'empêcha pas d'être impressionné.

Mes camarades se séparèrent, non sans se faire cette promesse absurde des gens qui se séparent à jamais, celle de se revoir bientôt. Je restai avec l'un d'entre eux, un elfe surnommé Finœil en raison de son incroyable habileté au tir. Comme tous les elfes, il refusait de nous donner son véritable nom, ne voulant pas salir sa langue maternelle en l'offrant à nos oreilles. Par ailleurs, il affirmait que son surnom lui convenait parfaitement et les autres soldats du bataillon, dont il était le seul elfe, avaient fini par en prendre leur parti. Finœil et moi nous étions bien entendu dès le début de la guerre et, sans être réellement amis au point de tout nous dire, nous avons développé une camaraderie plus profonde que celle qui lie habituellement les soldats. J'appréciais sa gaieté et son insouciance, et je crois qu'il aimait ma calme retenue. En outre nous partagions un grand nombre de convictions politiques et surtout certains desseins dans ce domaine.

Toujours est-il que sur le chemin du retour il m'avait fort gentiment proposé d'habiter quelque temps chez lui et de l'aider à faire tourner son petit commerce. Finœil était apothicaire, spécialiste des plantes comme beaucoup d'elfes, et comme je prisais fort son domaine et sa compagnie, j'acceptai bien volontiers. Et ainsi, arrivés à Lunargent, nous gagnâmes sa petite boutique qu'il avait laissée à la surveillance de quelques lutins pendant son absence. J'aurais pu m'étonner qu'il fasse confiance à des créatures aussi inconstantes et infidèles, mais je savais qu'il existait quelque pacte secret entre les elfes et les lutins, et que ces derniers ne trahissaient jamais ceux qu'ils considéraient comme leurs frères.

Les deux premières semaines de notre cohabitation se passèrent plutôt agréablement, mais un cycle n'était pas achevé que je me sentais déjà las de dépendre ainsi de quelqu'un. Si Finœil ne me fit jamais une réflexion déplacée, il sut me faire comprendre que je commençais à être de trop en me demandant un soir de bien vouloir le laisser seul pour régler une affaire personnelle. Je n'émis pas la moindre protestation, mais résolu, en savourant une bière dans la meilleure taverne du quartier de la Lune Rousse, de quitter bientôt mon ami. On m'avait considéré comme un bon médecin parmi mon peuple et je savais qu'il y avait suffisamment de nains

à Lunargent pour que je puisse me constituer une petite clientèle. Ne me restait plus qu'à trouver un logement. Ce dernier point s'avéra beaucoup plus délicat que celui de trouver du travail.

Malgré l'aide de Finœil qui, sans me jeter dehors, me soutenait dans mes démarches, je fus incapable de trouver un logement adapté à la taille plutôt maigre de ma bourse et à mes exigences relativement élevées. Le seul appartement que l'on me conseilla était dans le quartier de la Lune Noire, à des lieues du quartier des Lunes Jumelles où vivaient la plupart des nains de Lunargent. Tout cela sans compter que le quartier en question était de tous ceux de la cité le moins fréquentable et le plus dangereux. Je commençais à désespérer, même si Finœil m'assurait que je resterais le bienvenu chez lui aussi longtemps que je le souhaiterais, lorsqu'un providentiel hasard, ou peut-être le destin, me fit faire une rencontre qui allait changer la donne, comme disent les joueurs de cartes.

Finœil était parti depuis deux jours à la campagne pour renouveler ses stocks de simples et m'avait laissé le soin de faire tourner sa petite boutique. Je lui avais déjà prêté assistance à plusieurs reprises et j'avais de solides notions de botanique si bien que je me fis très vite à ce travail. En deux jours, je pris si bien l'habitude des allées et venues des clients que je levai à peine les yeux de mon livre lorsqu'on poussa la porte ce matin du 12 dorelune de l'année 1882.

Un moment, la silhouette à la périphérie de mon regard farfouilla dans les étagères et sur les tables, mais comme elle ne paraissait pas arriver à se décider, je finis par lever les yeux. Mon client indécis était un homme à en juger par sa tournure. Cependant, il avait la taille fine et légère des elfes et, ce qui ne manqua pas de me frapper, la pâleur d'un lunaire. Intrigué, je posai mon livre, quittai mon tabouret derrière le comptoir et le rejoignis. Il faisait plus d'une fois et demie ma hauteur et ne daigna pas baisser les yeux vers moi, plongé dans l'examen des étiquettes sur les différents flacons d'huile que proposait Finœil. Décidé à rester poli malgré cette indélicatesse, je toussotai en espérant ne pas avoir affaire à un de ces marauds qui définissent la race des nains comme la plus basse et la plus vile de toutes. Enfin, il orienta son regard vers moi, l'air indéchiffrable. Je pris mon air le plus engageant.

— Puis-je vous aider, messire ? demandai-je amicalement.

Il haussa les sourcils, puis un sourire passa sur ses lèvres comme il me détaillait rapidement de la tête aux pieds. Il reporta son regard sur les étiquettes.

— Comment un ancien de la guerre des Vingt Lunes, aussi brave et courageux qu'il ait été, et dont ceci n'est pas l'échoppe, pourrait-il m'être d'une quelconque utilité, quand bien même il est médecin ?

Il avait débité ces paroles stupéfiantes d'une voix monocorde, comme lasse.

Cependant j'avais eu un mouvement de recul, méfiant, et à une lueur dans son œil gris, je vis qu'il appréciait son petit effet. Je l'examinai plus attentivement, en vain.

— Nous connaissons-nous, messire ? fis-je prudemment.

Il haussa les épaules, ne pouvant dissimuler un petit sourire de satisfaction.

— Pas le moins du monde ! jeta-t-il.

Et il s'éloigna de quelques pas, se penchant sur une table où s'alignaient des herbes séchées. Je le suivis.

— Dans ce cas, insistai-je, puis-je savoir comment vous avez connaissance de tout ceci ?

— Tout ceci ? releva-t-il en tournant à nouveau son regard perçant vers moi. Ce n'est que fort peu de chose ! J'ajouterai néanmoins que vous êtes né dans la région de Nensk, plus importante cité naine des montagnes Oulanes, que vous devez être un rude guerrier et que vous avez été marié, mais que cette union appartient au passé. Est-ce que je me trompe ?

Je ne pus retenir un grondement de colère. Cet homme étrange m'échauffait sérieusement les oreilles avec ses affirmations péremptoires.

— Qui êtes-vous ? lançai-je d'une voix rauque, les poings serrés malgré moi. Que voulez-vous ?

Il leva les mains en signe d'apaisement et je notai malgré moi qu'elles étaient à la fois délicates et abîmées par le travail. Un sourire flottait sur ses lèvres.

— On dirait que j'ai vu juste, n'est-ce pas ? fit-il doucement. Je vous prie de m'excuser, je me suis tellement pris au jeu que j'en ai oublié que cela pouvait vous blesser. Ce n'était pas du tout mon intention.

— J'ignore quelles sont vos intentions, messire, répliquai-je d'une voix menaçante, mais vous ne sortirez pas d'ici avant de m'avoir expliqué comment vous savez tout cela.

J'avais déjà la main sur la garde de la petite dague qui ne quittait jamais ma ceinture. Il me déplaisait profondément qu'un homme en sache autant sur moi dans cette cité où nul ne pouvait me connaître et où j'étais venu précisément chercher l'anonymat. Mon geste ne parut pas lui faire peur et je devinai qu'il devait parfaitement maîtriser le maniement de la rapière qui pendait à son côté. Cependant, il n'affichait nulle intention agressive.

— Du calme, maître nain, dit-il d'une voix froide et tranquille, du calme. Vous voulez une explication ? Vous allez l'avoir, bien sûr. Comment est-ce que je sais tout ceci ? C'est fort simple, uniquement en vous regardant, ou plutôt en vous observant. Votre barbe est tressée d'une façon

toute particulière et j'ai suffisamment de connaissances sur la culture naine pour savoir que ce sont les nains de la région de Nensk qui agrémentent ainsi cet attribut de leur race. Quant au fait que vous avez été soldat, cela se lit dans vos cicatrices. Elles sont plutôt récentes et j'en déduis donc que vous avez pris part à la guerre des Vingt Lunes. À cela s'ajoute le fait que la cicatrice sur votre front est plus ancienne que celle qui est sur le dos de votre main. Or la blessure qui a laissé une telle marque a dû être extrêmement sérieuse et pour que vous ayez repris part aux combats après cela vous devez être un rude guerrier, d'autant plus si vous avez été téméraire au point d'être blessé à nouveau. Votre ancien mariage, maintenant. Les nains ont pour habitude d'échanger des anneaux lorsqu'ils prennent un époux ou une épouse. Vos mains sont encore très bronzées de tout le temps que vous avez passé dehors pendant la guerre. Cependant je peux noter une petite trace plus claire sur votre majeur droit. Comme les nains ne portent à ce doigt que leurs alliances, le rapprochement n'a pas été difficile. Et puisque l'anneau ne se trouve plus à sa place, j'en ai conclu que le mariage ne devait plus être valide pour une raison ou pour une autre. Enfin, il y a le fait que vous soyez médecin. Cela, je l'avoue, repose moins sur des faits que sur une forme d'intuition. Cependant, vous avez un maintien particulier, une attitude qui témoignent d'une bonne éducation. Le ton légèrement protecteur que vous avez adopté en vous adressant à moi laisse entrevoir que vous avez l'habitude de fréquenter des gens dans une certaine détresse et le livre que vous lisez à mon arrivée porte sur les différences de constitution physique entre les races, sujet qui ne pourrait guère intéresser le profane. Il n'y a donc plus de mystère, messire, voilà comment j'ai su tout ce que je vous ai dit.

Je n'en revenais pas.

— Et le fait que ce ne soit pas mon échoppe ? rappelai-je.

Il eut un sourire amusé.

— Eh bien il se trouve que je viens régulièrement ici me fournir en ingrédients pour mes expériences et il y a une semaine, vous étiez dans l'arrière-boutique avec le digne propriétaire de cette maison dont je suppose qu'il doit être un de vos amis. Comme il est peu probable qu'il soit mort entre-temps, l'échoppe doit toujours lui appartenir et j'imagine que vous lui prêtez assistance un moment.

Je secouai la tête, profondément impressionné.

— Extraordinaire ! m'exclamai-je. Simplement extraordinaire !

Il dédaigna mon admiration d'un geste, mais à une légère rougeur qui naquit sur ses joues blêmes, je vis tout de même qu'il la savourait à sa juste mesure.

— Élémentaire, mon cher, fit-il d'un ton détaché. Élémentaire.

Et il reprit son inspection des marchandises étalées partout.

— Ma foi, messire, remarquai-je, vous avez là un drôle de talent ! Vous avez les yeux plus perçants que les elfes eux-mêmes !

— Ce n'est qu'une question d'exercice, répondit-il distraitement.

Comme il ne semblait pas décidé à poursuivre la conversation, je m'apprêtai à retourner à mon tabouret lorsque je me souvins de la raison qui m'avait fait le quitter.

— Donc vous n'avez pas besoin d'aide ?

Il haussa les épaules.

— Comme je vous l'ai dit, répliqua-t-il, je ne vois pas comment vous pourriez m'aider, à moins de connaître quelqu'un qui cherche un logement dans le quartier.

Il prit soudain deux fioles d'huile, quatre savons aux herbes, mais également des produits plus dangereux, notamment trois ou quatre sortes de poisons. Il déposa le tout sur le comptoir et me fit signe qu'il voulait régler. J'étais tout à la fois surpris et très intéressé par sa réponse plutôt incongrue. Je le rejoignis et commençai à emballer ses produits tout en réfléchissant. Que me coûterait après tout de tenter ma chance ?

— Il se trouve, avançai-je prudemment en rédigeant la facture, que je cherche justement un appartement dans le quartier.

Je levai les yeux vers lui. Il paraissait agréablement surpris.

— Vrai ? lança-t-il. Mais vous m'intéressez prodigieusement ! Figurez-vous que j'ai trouvé une maison à louer à quatre rues d'ici ! Elle possède deux chambres, un salon, une cuisine, une soupente pour une servante, que j'ai déjà engagée, ainsi qu'un atelier pour mes expériences et... ma foi, oui, et une sorte de petit bureau au rez-de-chaussée qui pourrait parfaitement vous servir de cabinet de consultation si vous envisagez de reprendre votre activité professionnelle ! Le loyer n'est pas réellement cher, mais trop élevé pour ma seule bourse ! Je commençais à craindre de devoir y renoncer, mais si nous pouvions nous entendre, ce serait parfait !

Il semblait si content, se départant soudain de sa froide et hautaine distance, qu'il m'arracha un sourire.

— Vous êtes certain que partager le toit d'un nain ne vous poserait pas de problème ? fis-je doucement.

Il fronça les sourcils.

— Allons ! Ai-je l'air si étroit d'esprit ? répliqua-t-il sur un ton de reproche. Sachez que je n'accorde de supériorité à aucune race !

Cette réponse me plut et je commençai à éprouver un certain intérêt pour cet homme curieux.

— En revanche, ajouta-t-il avec un petit rire, il se peut que vous trouviez ma compagnie quelque peu... fatigante ! Je confesse vivre dans

le plus grand désordre, à des heures qui ne sont pas celles de tout le monde, et pratiquer des activités qui peuvent parfois se révéler bruyantes. Mais si vous me permettez de conserver cette maison, je vous promets de faire des efforts pour être vivable.

Je joins mon rire au sien.

— Ma foi, je ne suis pas moi-même exempt de défauts, répondis-je. Je n'aime guère la visite, j'ai des goûts culinaires très exigeants et il m'arrive de sortir à des heures plutôt indues. En outre, je peux parfois être de fort méchante humeur et il ne vaut mieux pas m'adresser la parole dans ces moments-là.

— C'est parfait ! s'écria-t-il. Je ne suis pas moi-même d'un naturel très causant, même si vous me voyez aujourd'hui dans un bon jour.

— Eh bien, conclus-je, dites-moi quel est le montant de ce loyer et s'il est intéressant, je viendrai visiter la maison dès que mon ami m'aura libéré de mon service, et je vous donnerai ma décision sur-le-champ.

Il ne se fit pas prier et j'appris qu'en effet le loyer était très avantageux et qu'il serait dommage de laisser passer l'occasion. Nous convînmes d'un rendez-vous deux jours plus tard et ma nouvelle connaissance quitta la boutique, non sans s'être présenté sous le nom de Listak et m'avoir chaleureusement salué. J'étais très satisfait de la tournure qu'avaient prise les événements et avais déjà hâte de visiter la maison et de voir si mes espérances se concrétiseraient.

Le lendemain soir, Finœil rentra avec des sacs pleins de plantes qu'il mit aussitôt à sécher dans son grenier ou à macérer dans sa cave. Je lui prêtai assistance et nous travaillâmes un moment en silence, avant de nous retrouver autour d'un bon dîner. Je profitai de l'occasion pour lui parler de ma nouvelle connaissance. À ma grande surprise, mon ami fronça les sourcils.

— Je ne voudrais pas te décourager, Evrahl, fit-il avec circonspection, mais es-tu sûr de savoir ce que tu fais ?

— Ma foi, cet homme a l'air plutôt honnête, qu'aurais-je à craindre ? répondis-je.

Durant une fraction de seconde, la beauté de Finœil se ternit d'une grimace presque humaine.

— Sans doute, admit-il. Je n'ai jamais eu à me plaindre de lui en tant que client, mais il est tout de même étrange. Et ses yeux voient trop de choses à mon goût. Nous avons besoin de discrétion et j'ai l'impression qu'avec des yeux pareils, il ne lui faudrait pas plus d'un cycle pour connaître tous nos secrets...

Je mis un moment à répondre. Finœil n'avait pas tout à fait tort, mais j'avais déjà envisagé cet aspect des choses et j'en avais conclu que

j'étais tout aussi capable de dissimulation que cet homme d'observation. En outre l'étude d'un caractère si peu commun m'empêcherait de m'adonner trop longuement à ces promenades dans le labyrinthe de mes souvenirs, errances qui devenaient de plus en plus fréquentes depuis que je n'avais plus la guerre pour me distraire. Je commençais à avoir peur, véritablement peur, de me perdre et la moindre distraction me semblait la bienvenue. De toute manière, Listak avait beau être doué, il ne pouvait pas, jusqu'à preuve du contraire, lire dans les pensées et cette sécurité me suffisait. J'exposai mon point de vue à Finœil et il n'eut pas d'autre choix que d'acquiescer, même si je pouvais sentir que ses réticences étaient loin d'être vaincues. Notre conversation dériva alors vers d'autres sujets découlant des nouvelles dispositions qu'il nous faudrait prendre suite à mon déménagement. Puis nous nous séparâmes et j'allai me coucher, presque impatient d'être au lendemain.



Et ainsi le 14 dorelune, je me présentai à l'adresse que Listak m'avait donnée, dans le quartier de la Lune Rousse, à quelques rues de chez Finœil et tout près du quartier des Lunes Jumelles. De l'extérieur, la maison ne semblait pas très grande, mais assez cossue, ancienne mais en bon état. Les murs étaient en pierre de Nensk et le toit couvert d'ardoises qui provenaient de la même région. Cela me fit plaisir et me rendit tout à la fois mélancolique. Les volets du rez-de-chaussée étaient fermés et je ne pus jeter un œil à l'intérieur. Je gravis quelques marches et me retrouvai sur un petit perron, devant une massive porte de chêne. Un écriteau pendu à la poignée indiquait qu'on recherchait un colocataire et le message était rédigé dans quasiment toutes les langues qui s'écrivaient à travers l'ensemble des Territoires Magiques. Cela me confirma, comme je l'avais déjà supposé, que mon futur compagnon était très certainement un érudit et ne fit que renforcer ma motivation de m'entendre avec lui. Je saisis le heurtoir en forme de dragon et frappai quelques coups résolus.

Comme au bout de quelques secondes aucun bruit ne me parvenait de l'intérieur, je frappai encore, gagné par une certaine impatience. Mais à nouveau, je n'eus aucune réponse. Je tirai ma montre de mon gilet et vérifiai, mais j'étais bien à l'heure. Ne sachant trop si je devais être vexé ou inquiet, je cherchai un moyen de faire le tour de la maison. La petite bâtisse était encadrée par deux autres maisons, dont l'échoppe d'un boulanger d'où s'échappait une odeur délicieuse. Une ruelle sur le côté de la boutique, sans doute destinée aux livraisons de marchandises, permettait de passer à l'arrière. Je m'y engageai avec circonspection.

J'avais l'impression de me retrouver dans un tunnel tant la ruelle était étroite, écrasée par les maisons, son sol de terre battue humide et sale. Je

laissai l'activité de la rue derrière moi, me demandant où j'allais tomber. J'éprouvais une appréhension que je ne comprenais pas et portai malgré moi la main à ma dague, ayant la sensation de me diriger vers quelque guet-apens. Cependant aucun soldat ne surgit brusquement de l'obscurité et j'atteignis sans encombre une petite cour intérieure qui reliait la boulangerie et ma future demeure.

Je découvris alors qu'une extension avait été réalisée à l'arrière de la maison, composée de grandes plaques de verre salies par le temps qui évoquaient les serres des Roserinis. Les carreaux étaient si crasseux qu'il était impossible de voir à l'intérieur. Une lucarne était ouverte sur le côté et une porte de bois était entrebâillée. Il s'agissait certainement de l'atelier dont Listak m'avait parlé et je supposai qu'il devait être en train d'y travailler.

Je me faufilai entre quelques caisses fermées par des clous qui encombraient la petite cour. Comme je m'arrêtais devant le panneau de bois, je jetai un regard circulaire autour de moi et m'aperçus qu'une femme, probablement l'épouse du boulanger, m'observait à la fenêtre de la maison voisine. Je lui fis un signe poli, mais elle disparut aussitôt à l'intérieur. Ne cherchant pas à comprendre, je frappai quelques coups discrets.

Mais j'eus beau me pencher vers la porte, je ne perçus à nouveau aucune réponse. Haussant les épaules, je saisis la poignée et ouvris. Il régnait à l'intérieur un tel bric-à-brac que je demeurai sur le seuil, n'osant avancer. C'était comme si on avait rempli la pièce jusqu'à ce qu'elle ne puisse définitivement plus rien contenir. Dans un coin c'était des rouages, des cordes, des morceaux de métal aux formes étranges, dans un autre des piles de livres poussiéreux et abîmés comme s'ils avaient été lus et relus, entourant un fauteuil décrépi, un poêle en fer et un petit guéridon. Dans un autre coin encore, il y avait tout un assortiment de plantes, en pot, séchées, baignant dans des liquides vaseux, posées sur une table branlante, dessous, autour, dans le moindre espace disponible. Et plus loin encore une partie du sol avait été dégagée pour former une sorte de creuset où des braises paraissaient être soigneusement entretenues. Juste à côté de cette installation, se trouvait une seconde table, ployant, elle, sous les tubes, les cornues, les fioles, les livres, et tout un ensemble de matières étranges et indéfinissables. Et penché sur cet attirail d'alchimiste se tenait Listak, si totalement absorbé dans le mélange qu'il était en train d'effectuer qu'il n'avait même pas tourné la tête vers moi.

Je toussotai poliment, mais cela n'eut aucun résultat et je dus me résoudre à traverser tout ce désordre pour arriver jusqu'à lui. Mal à l'aise, je me déplaçai avec la plus grande prudence, persuadé que le moment ne tarderait pas où un mouvement maladroit de ma part provoquerait un



gigantesque fracas. Pourtant, je parvins jusqu'au foyer sans encombre et pus me féliciter intérieurement de ce petit exploit. Ce ne fut que lorsque je m'appuyai sur sa table d'alchimie et donc que ma main entra dans son champ de vision que Listak leva enfin les yeux vers moi. Mais ce ne fut que pour un regard extrêmement bref et il revint aussitôt à sa composition.

Cependant, au moment où j'allais lui témoigner mon étonnement face à une telle attitude, il prit soudain la parole d'une voix sèche et concentrée.

— Evrahl, vous tombez à pic, fit-il entre ses dents. Prenez la pince qui se trouve à votre gauche et attrapez la petite fiole qui repose dans les braises. Quand ce sera fait, vous en verserez le contenu dans cette coupe.

Et il n'ajouta pas un mot. J'étais stupéfait, mais quelque chose dans sa manière de parler m'empêcha de répliquer. Ainsi lui obéis-je aussi rapidement que je pus. Je pris la pince, attrapai la fiole et en versai tant bien que mal le contenu dans le récipient qu'il m'avait désigné. Pendant que j'effectuai cette délicate opération, il préparait un autre mélange avec un soin quasi maniaque. Puis il me fit signe de m'écarter et entreprit de faire se rencontrer les deux mixtures. Je ne sais à quoi il s'attendait, mais sa figure s'allongea lorsqu'il vit qu'il ne se passait rien. Il reposa brusquement la cornue qu'il tenait et gagna le fauteuil en quelques pas. Il s'y assit, ramenant ses jambes sous lui, sortit une longue pipe d'une de ses vastes poches et se mit à fumer furieusement, visiblement plongé dans ses pensées, marmonnant parfois d'incompréhensibles paroles.

J'étais éberlué, tout à la fois paralysé et gagné par une irrépressible envie de rire. C'était bien la première fois que j'avais affaire à un comportement aussi étrange ! Je finis par me ressaisir, reposai la pince que je tenais toujours, et le rejoignis, me plantant devant lui. Son regard me traversa comme si j'étais transparent.

— Listak ! m'écriai-je.

Il sursauta vaguement, ses paupières papillonnèrent et j'eus l'impression que ses yeux gris retrouvaient leur acuité. Il me dévisagea comme s'il me voyait pour la première fois. Et soudain il se leva, comme mû par un ressort.

— Evrahl ! s'exclama-t-il. Mais vous êtes en avance, non ?

Il tira de sa poche une montre en argent noir et y jeta un coup d'œil distrait. Je notai malgré moi qu'un accessoire aussi précieux était un peu étrange chez un homme qui prétendait avoir du mal à payer seul le loyer d'une maison somme toute relativement petite. Cependant, il haussa les épaules.

— Je suis navré, ajouta-t-il, j'étais tellement pris dans mon expérience que je n'ai pas vu le temps passer.

— Et moi je suis navré que cette expérience n'ait pas porté ses fruits, répliquai-je malicieusement.

Il ne m'accorda pas l'aumône d'un sourire et son visage s'assombrit davantage.

— Et non, grommela-t-il. Par tous les dieux, encore un échec ! Pourtant je suis sûr que...

Il s'interrompt brusquement. Mais en voyant ses yeux redevenir flous, j'intervins aussitôt.

— Alors ? Toujours à la recherche d'un colocataire ?

Il revint lentement à la réalité.

— Certainement, murmura-t-il comme s'il avait du mal à se débarrasser de ses précédentes pensées.

Il sembla se forcer à se secouer.

— Je vous fais visiter ?

J'acquiesçai vivement. J'étais plus impatient que jamais de savoir si j'allais ou non accepter la proposition de cet homme curieux. Nous quittâmes l'atelier par une porte qui communiquait avec la maison et nous retrouvâmes dans une sorte de petit cellier, relativement vide pour le moment. Nous passâmes ensuite dans une cuisine proprette où l'on sentait la marque d'une main féminine. Une nouvelle porte nous conduisit dans un couloir étroit et assez sombre, avec à un bout la grosse porte de chêne qui donnait sur la rue et en face un escalier qui montait aux chambres. Le rez-de-chaussée présentait également un salon muni d'une grande et belle cheminée, au sol couvert de tapis élégants, aux fenêtres garnies de rideaux, à la table et au guéridon décorés de nappes, tandis que les fauteuils avaient été réparés et drapés de tissus neufs. Il y avait quelques bouquets de fleurs de saison disséminés çà et là, répandant une odeur agréable, et Listak m'expliqua que tous ces agréments étaient dus à la bonne volonté d'Amhiel, la jeune femme qu'il avait engagée pour s'occuper de notre confort. Puis il me fit visiter ce qui pouvait devenir mon cabinet de consultation, un second salon, plus petit que le premier mais plus clair et possédant curieusement sa propre porte sur la rue. L'endroit était effectivement parfait et je n'aurais que quelques meubles à acheter pour le rendre tout à fait présentable. Nous montâmes ensuite à l'étage.

Je ne jetai qu'un bref coup d'œil dans la chambre de Listak, mais cela me suffit à voir qu'elle présentait le même désordre pathologique que son atelier. En revanche la chambre qu'il me destinait avait été nettoyée et rangée. Elle était un peu plus petite que la sienne, mais plus agréable car éloignée du brouhaha de la rue. Là encore Amhiel avait fait des merveilles et je fus séduit. Il ne restait plus que le dernier étage à visiter, mais Listak m'informa qu'il s'agissait de la chambre de la jeune femme et qu'elle avait

expressément demandé à son employeur que cet espace lui soit totalement réservé. Naturellement, je m'inclinai devant cette volonté bien compréhensible et ne cachai pas à Listak mon respect, les employeurs qui acceptaient ce genre de conditions étant plutôt rares. Il accueillit le compliment avec un haussement d'épaules flegmatique et nous regagnâmes le salon.

Listak m'expliqua qu'Amhiel était sortie visiter quelque parent et il me laissa, le temps de nous chercher à boire. Il revint avec une bière pour moi et un grand verre de vin pour lui. Nous trinquâmes, puis bûmes un moment en silence. Il ralluma sa longue pipe en bois noir à l'aide d'un briquet dont la forme me parut un peu étrange, puis posa ses yeux gris perçants sur moi, fumant silencieusement. Pour lui montrer que cet examen ne me mettait nullement mal à l'aise, j'allumai tranquillement ma propre pipe et soutins son regard. Il s'était légèrement penché vers moi pendant son observation. Soudain un sourire glissa sur ses lèvres et il se laissa aller au fond du fauteuil avec un petit soupir.

— Alors, mon ami, lança-t-il, intéressé ou non ?

Je pris le temps de boire une gorgée de bière avant de répondre. J'avais la sensation étrange qu'il y avait du défi dans sa question, mais je n'en laissai rien paraître. Je finis par acquiescer.

— Très intéressé, répondis-je laconiquement.

Il sourit encore, coinça sa pipe entre ses dents et joignit le bout de ses doigts dans un geste qui semblait lui être familier.

— Dans ce cas, c'est parfait, fit-il. Quand voulez-vous vous installer ?

— Ma foi, dès demain si cela est possible, répliquai-je.

Il hocha la tête.

— Parfait également. Je verrai la chose avec notre propriétaire, ne vous inquiétez de rien. Il s'agit d'un obscur secrétaire du roi qui a dans l'idée que placer son argent dans des maisons peut être rentable, ce qui prouve que tous les secrétaires du roi ne sont pas aussi stupides que le dit leur réputation, et ceci, ce n'est pas plus mal pour la réputation du roi lui-même, n'est-ce pas ?

J'eus un mouvement de méfiance intérieur. Cherchait-il à vérifier mon attachement à la couronne ? J'acquiesçai avec un sourire tout à la fois plein de reproche et d'amusement.

— La réputation de Sa Majesté est sans tache et il ne peut en être autrement, répliquai-je.

Un sourire indéfinissable passa sur ses lèvres blêmes et il ne répondit pas. Nous bavardâmes encore un moment à propos de détails pratiques, puis je le laissai retourner à son expérience et rentrai chez Finœil pour préparer mon déménagement.

## 2

**J**'EMMÉNAGEAI AVEC LISTAK LE 15 DORELUNE DE L'ANNÉE 1882, ET cette date reste comme une des plus marquantes de mon existence. Il me semble même me souvenir que lorsque je franchis le seuil de cette maison qui était désormais en partie la mienne, j'eus le pressentiment que ma vie arrivait à un tournant. C'était plus que vrai. Mais avant d'aller plus loin dans mon récit, il faut que je présente davantage mon colocataire.

J'ai laissé entendre plus haut que Listak était humain, mais en réalité ce n'était que très partiellement le cas. Il avait la stature d'un humain, plus grand que les elfes mais plus petit que les lunaires ; il en avait également la tendance aux brutales sautes d'humeur, mais la ressemblance s'arrêtait là. Sa démarche était dépourvue de la lourdeur qui encombre celle des hommes et il était beaucoup plus mince que la plupart d'entre eux. Il avait la souplesse féline des elfes et ses mouvements étaient toujours vifs et précis comme des traits d'arbalète, sauf dans les moments les plus noirs de ses humeurs où il devenait alors plus languissant qu'une favorite royale.

Quand il avait affaire à des inconnus, il attachait toujours ses longs cheveux noirs de manière à cacher ses oreilles, ne les laissant visibles que lorsque nous étions seuls. Cela tenait au fait qu'il préférait se faire passer pour un homme et ne tenait pas à dévoiler que ses organes auditifs étaient aussi effilés, et presque aussi efficaces d'ailleurs, que ceux des lunaires. Comme chacun sait, ces derniers ont les oreilles plus longues encore que les elfes, les fils de la nuit étant aveugles et se servant essentiellement de leur audition pour se repérer.

Son visage semblait avoir été taillé à coups de serpe, traits anguleux, joues creusées, menton volontaire, yeux légèrement enfoncés, front immense, mais n'était pas dépourvu d'une certaine grâce et pouvait même se faire très agréable quand il le voulait bien. Il était par ailleurs très pâle, autre caractéristique empruntée aux lunaires, et aux premiers temps de notre vie commune, je crus plusieurs fois qu'il était malade tant son teint pouvait se faire blême, particulièrement lorsque quelque chose le préoccupait.

Ses sourcils noirs tranchaient sur sa peau si claire, mais on les oubliait bien vite au profit de ses yeux gris si captivants et si changeants. Avec une étonnante rapidité, son regard pouvait passer de la concentration la plus absolue à la langueur la plus totale, à la moquerie, au rire, à la

mélancolie... Cependant, ce regard, qui dévoilait bien davantage que le reste de son visage ce qu'il ressentait, pouvait également se faire totalement indéchiffrable, comme la surface d'un lac dont les profondeurs demeurent invisibles.

Ainsi Listak avait des origines relativement variées, ce qui, sans être inédit, était tout de même relativement rare à l'époque. Et il répugnait tant à parler de lui-même que ce ne fut que bien plus tard que j'appris que sa mère avait été pour moitié humaine et pour moitié elfique tandis que son père appartenait à la race des lunaires. Je n'en sus guère davantage à leur propos, le sujet semblant lui être très pénible pour des raisons qui me demeurèrent longtemps inconnues.

Comme il me l'avait laissé entendre, Listak n'avait pas les mêmes habitudes que le commun des Lunargentins. En réalité, sans doute à cause de ses origines, il semblait avoir une préférence très nette pour les heures nocturnes, si bien que sa journée commençait quand la mienne s'achevait et inversement. Nous prenions donc notre petit déjeuner ensemble, puis il allait se coucher, dormait jusqu'en milieu d'après-midi, retournait à ses travaux, dînait avec moi, me tenait parfois compagnie jusqu'à ce que je me retire, puis il regagnait son atelier pour le reste de la nuit.

Au tout début de notre cohabitation, il fit des efforts pendant les moments où nous nous trouvions ensemble et se montra plutôt agréable, bavardant de choses et d'autres, m'interrogeant sur mon travail, qui marchait bien au-delà de mes espérances, me parlant vaguement de ses travaux qui demeuraient assez obscurs pour moi. Puis son comportement se dégrada peu à peu et il revint à ce qui constituait son comportement habituel. Non pas qu'il fût réellement désagréable avec moi, mais il s'enfermait souvent dans des silences pesants, des ombres défilant sur son front si pâle, dont il ne sortait que pour houspiller la pauvre Amhiel qui n'avait d'autre recours que de s'enfuir. Dans d'autres moments, son regard devenait si vague que je le soupçonnais fortement d'utiliser quelques-unes des plantes de son atelier à d'autres fins qu'expérimentales. J'eus le malheur de lui en faire la réflexion et il ne m'adressa pas la parole durant toute une soirée.

Cependant, il ne plongeait dans ces humeurs sombres que lorsqu'il demeurait inactif, comme s'il ne supportait pas de ne rien faire. S'il était occupé avec quelque composition d'alchimie fort complexe et incompréhensible, ou avec le dessin des plans d'une machine invraisemblable, ou encore avec le projet de création d'une plante aux propriétés résolument nouvelles, il devenait le plus charmant des camarades et paradoxalement semblait avoir l'esprit très léger. Plus le problème était ardu, plus les difficultés paraissaient insurmontables, plus le défi était grand et plus il était heureux. En revanche si son inventivité lui faisait

défaut à peine quelques heures, si pendant quelques instants il ne savait plus vers quoi tourner ses incroyables facultés mentales, il plongeait dans la plus noire dépression, ne sortant de sa léthargie que lorsqu'une nouvelle idée géniale le traversait soudain.

J'avoue que je n'avais alors qu'une perspective très vague des études qu'il menait et des orientations que prenaient ses réflexions bouillonnantes. Il me semblait l'avoir brièvement entendu évoquer une arme révolutionnaire qu'il était en train de mettre au point dans sa totalité, du procédé à l'instrument comme il disait, mais en dehors de cela je ne savais absolument pas ce qu'il faisait pendant toutes les heures qu'il passait dans son atelier. J'aurais pu aller y jeter un œil à n'importe quel moment car il n'en défendait pas explicitement l'accès, mais je sentais qu'il aurait très mal pris la chose malgré tout. Ainsi la plupart de ses occupations me demeuraient-elles relativement étrangères.

En dehors de ses mystérieuses recherches qui portaient sur un vaste ensemble de domaines, il ne semblait pas avoir beaucoup de centres d'intérêt. Même s'il sortait quelques fois dans la nuit, il ne me disait jamais où il allait. Aucun ami ou parent ne venait lui rendre visite et il ne voyait finalement presque personne mis à part Amhiel, moi-même et les quelques commerçants chez qui il achetait les produits nécessaires à ses activités. J'ignorais alors d'où lui provenait l'argent dont il disposait, supposant vaguement qu'il revendait ses inventions aux universitaires du quartier de la Lune Argentée. Notre amitié n'aurait pu se développer si j'avais eu connaissance dès le départ de ses liens avec la couronne de Mortelune.

Mis à part ses études, je ne pus donc lui dénombrer que trois passe-temps : la musique, l'escrime et l'observation. En ce qui concerne la première, son talent était très grand, il jouait de la lyre d'une manière sublime, mais également très fantasque, variant au gré de ses humeurs. Je me souviens de soirées entières où il me faisait grincer des dents à force de pincer mollement et comme au hasard les cordes de son instrument, dans des mélodies sans suite et sans harmonie. Cependant, il n'était pas mauvais prince et il finissait toujours ce genre de séances mélancoliques en me jouant quelques-uns de mes airs préférés, l'étendue des morceaux qu'il connaissait m'impressionnant à chaque fois.

J'ai dit qu'il pratiquait également l'escrime. Là encore ses capacités étaient nettement supérieures à la norme, comme je pus le constater dès le deuxième soir de notre cohabitation, puis maintes fois encore au cours des années qui ont suivi. Ce soir-là, nous étions sortis ensemble pour fêter notre récente association dans une petite auberge du quartier. Comme nous rentrions chez nous, satisfaits de notre soirée et légèrement éméchés, nous fûmes attaqués par cinq égarés du quartier de la Lune Noire qui en

voulaient à notre bourse. À cinq contre deux, je fis remarquer à Listak que nous pouvions fuir sans que notre honneur soit atteint. Il eut un sourire sinistre, tira sa rapière et s'inclina élégamment vers nos agresseurs. Naturellement, ils se jetèrent sur nous. Je n'en touchai pas un seul, répugnant à tuer, ayant encore en bouche le goût amer du carnage de la guerre des Vingt Lunes, et pourtant aucun de ces marauds, quatre hommes et un nain, ne revit la lumière du jour. Nous rentrâmes sans une égratignure, laissant cinq cadavres derrière nous. Listak ne fit plus jamais allusion à l'incident, mais à certains détails de son attitude, le lendemain, je compris qu'il regrettait de s'être laissé emporter par l'ivresse du combat.

La dernière particularité de mon compagnon était l'observation. Comme il me l'avait démontré le jour de notre rencontre, il s'agissait sans doute là du domaine dans lequel il était le plus doué. Un bref coup d'œil dans mon cabinet lui suffisait à deviner, ou plutôt à déduire car il détestait le mot « deviner », combien de patients avaient défilé pendant qu'il dormait. Un regard à Amhiel et il savait précisément où la jeune femme avait fait ses courses, et même parfois ce qu'elle avait acheté. Il avait cette capacité extraordinaire à relever le moindre petit détail et à l'intégrer aussitôt dans une chaîne d'évènements sur laquelle il ne se trompait quasiment jamais. À ma grande inquiétude, il m'en fit la démonstration un jour en lisant littéralement dans mes pensées.

C'était pendant la deuxième semaine de notre cohabitation. Nous nous trouvions au salon et la nuit tombait lentement dehors. Depuis un moment nous ne parlions plus, chacun plongé dans nos propres pensées. Il était roulé en boule dans son fauteuil, comme il en avait l'habitude, ses jambes ramenées contre lui et entourées de ses bras, la pipe coincée entre ses dents laissant échapper de petits nuages de fumée. J'étais assis sur le sofa en face de lui, mon livre ayant glissé à côté de moi, et je laissais mon regard errer dans la pièce, m'enfonçant peu à peu dans les sombres recoins de mon labyrinthe intérieur. Une alarme commençait à résonner en moi lorsque le son de sa voix me tira soudain de ma douloureuse rêverie. Comme celle des lunaires, sa voix était grave et calme, sorte de murmure rendu audible par une étrange amplification. Elle me réveilla et m'apaisa dans le même temps. J'avais été si distrait que je dus lui faire répéter ce qu'il avait dit. Il s'exécuta de bonne grâce.

— Je disais, fit-il avec un sourire, que j'étais d'accord avec vous. Il y a d'autres moyens de résoudre un conflit que de laisser commettre un véritable massacre.

Pendant plusieurs secondes, je le fixai, incapable d'émettre le moindre son. Alors que mes pensées avaient pris un tour qui n'avait plus rien à voir avec notre conversation précédente, ses paroles venaient y faire

parfaitement écho. Je crois que j'avais pâli, catastrophé à l'idée qu'il avait peut-être tout deviné.

Je m'obligeai à me ressaisir.

— Qu'est-ce cela ? énonçai-je lentement. De la magie ?

Il eut un petit rire.

— Les dieux ne m'ont pas donné ce pouvoir, répondit-il avec amusement. Non, il ne s'agit pas de magie, simplement d'observation et de déduction.

Dans un véritable effort intérieur, je parvins à reprendre l'entier contrôle sur moi-même. Je lui souris.

— Mon cher Listak, vous êtes stupéfiant ! m'exclamai-je. Mais expliquez-moi, je vous en prie.

Il fit un geste désinvolte, mais à une lueur dans ses yeux gris, je devinai que mon admiration sincère lui était très agréable. Il m'a toujours étonné de voir comment cet être si indifférent à toute forme de récompense matérielle était en revanche extrêmement sensible aux compliments.

— Vous verrez que lorsque je vous aurai expliqué comment j'ai fait, vous trouverez que c'est la chose la plus simple du monde et qu'un enfant pourrait en faire autant, répondit-il. Peut-être devrais-je garder mes méthodes pour moi et conserver ainsi un peu de mon prestige.

Je ris à mon tour.

— Vous plaisantez, Listak ! Je n'ai pas la moindre idée de la manière dont vous vous y êtes pris et je suis certain qu'une explication ne pourra que renforcer mon admiration. Allons, ne me faites pas languir !

Il s'inclina, un sourire aux lèvres, posa sa pipe sur le guéridon et allongea ses interminables jambes devant lui. Puis il joignit les extrémités de ses doigts et ferma les yeux. Pendant quelques secondes il ne se passa rien et soudain son regard gris se planta dans le mien.

— C'est fort simple en vérité, commença-t-il. Lorsque nous avons interrompu notre conversation, qui portait, je vous le rappelle, sur la politique adoptée par le roi Torn vis-à-vis des commerçants des Cités Indépendantes, vous avez aussitôt plongé dans vos propres pensées, laissant votre regard errer dans la pièce. Un geste inconscient que vous avez fait vers la cicatrice sur votre front m'a indiqué que vous repensiez à la guerre des Vingt Lunes, souvenirs qui avaient dû être induits par l'évocation des Cités Indépendantes. Vos yeux sont restés un moment dans le flou, puis se sont posés sur la carte qui est accrochée au-dessus de la cheminée.

Il faisait allusion à une vaste carte des Territoires Magiques qu'il avait fixée au-dessus du foyer. Le plan était très détaillé et magnifiquement représenté, peint de couleurs superbes et subtiles. Lorsque je lui avais



demandé d'où il tenait un tel objet, il m'avait répondu avec modestie qu'il l'avait tracé lui-même.

— Pour être exact, poursuivait-il, votre regard s'est attardé sur le nord de la carte, vers la région de Kelrhun, si je ne m'abuse. Vous avez secoué la tête, puis vous avez examiné un instant la cicatrice sur votre main, avant de serrer le poing, puis de le relâcher dans un soupir. C'était sans doute très audacieux de ma part, mais j'en ai déduit que vous repensiez aux malheureux événements de Kelrhun qui ont marqué la fin de la guerre d'un sceau si tragique. Et à votre attitude, j'en ai conclu que vous désapprouviez le choix qu'avait fait Sa Majesté, point de vue que je partage.

Il se tut, reprenant sa pipe, guettant ma réaction sans en avoir l'air. Je le laissai tirer une ou deux bouffées de tabac, puis me mis à applaudir doucement.

— Remarquable ! soufflai-je. Réellement remarquable ! Et je vous assure, mon cher, que l'explication n'enlève rien à l'excellence du résultat.

Il rosit de satisfaction et l'incident en resta là, mais je peux certifier que je fis désormais extrêmement attention à la moindre de mes attitudes lorsque je me trouvais en sa présence. Cette incroyable créature avait des yeux par trop perçants ! Néanmoins il ne semblait utiliser son singulier talent que pour des futilités, et je ne pensais pas qu'il puisse représenter un danger pour moi. Là encore, j'étais dans l'erreur.

Pour achever le tableau de notre petite maisonnée, il me faut encore parler d'Amhiel, la jeune femme qui s'occupait de toutes les tâches ménagères pour nous. Amhiel réunissait nombre des qualités que l'on peut attendre d'une femme, elle était intelligente et tout à fait charmante. Presque aussi grande que Listak, tout à la fois mince et pourvue d'une poitrine généreuse, elle avait une grâce presque enfantine sans doute liée à son jeune âge. Ses cheveux étaient blonds comme les blés, bouclés et virevoltants, indisciplinés malgré ses efforts pour les attacher en chignon. Ses yeux avaient la couleur des myosotis et son teint était frais et rose, comme celui d'une personne ayant grandi à la campagne. Au détour d'une conversation, j'avais d'ailleurs appris qu'elle était originaire de Vin-de-Lune, à la frontière du royaume. Vive et spontanée, d'un caractère plutôt enjoué et très agréable à vivre, elle se pliait à toutes les tâches avec bonne volonté, était excellente cuisinière et m'avait toujours témoigné un respect qui à l'époque n'était pas forcément assuré aux nains. Elle était la nièce d'un commerçant chez qui Listak allait de temps en temps et il l'avait engagée par ce biais. Dès le début je la soupçonnai fortement de vouer à mon compagnon plus qu'une simple loyauté domestique et cela me fut confirmé par la suite. J'en fis part à l'intéressé, mais il répondit par un haussement d'épaules signifiant que je devais certainement me tromper.

Lui si fin et si observateur semblait curieusement aveugle quant aux regards d'admiration et de dévouement absolu que lui lançait la jeune femme.

Ainsi les deux premières semaines de ma cohabitation avec Listak se déroulèrent-elles très agréablement. Le bouche-à-oreille avait fonctionné avec une rapidité stupéfiante et comme j'étais un des seuls médecins nains de Lunargent, on venait me voir de tous les quartiers de la cité. Je pus donc me renflouer et avoir suffisamment d'argent pour envisager sereinement les cycles suivants, sans compter que je me faisais de la sorte de très nombreuses relations dont certaines ne pouvaient qu'être utiles à mes desseins.

Naturellement, je revis plusieurs fois Finœil et il témoigna d'une certaine inquiétude lorsque je lui rapportai comment Listak avait deviné mes pensées. L'elfe m'exhorta à la prudence, mais je parvins à le rassurer. Je n'avais aucune envie d'échouer si près du but, d'autant plus que les choses commençaient sérieusement à se mettre en place. De toute manière, je ne voyais pas comment mon curieux compagnon aurait pu avoir le moindre soupçon quant à mon projet d'assassiner le roi Torn. Il ignorait tout du drame que j'avais vécu à cause de ce souverain meurtrier et de la décision ignoble qu'il avait prise en livrant Kelrhun à la folie de nos ennemis. Il ne savait pas que toute ma famille avait été massacrée avec le reste des habitants de la cité et que la seule chose qui m'empêchait encore de céder au désespoir était une implacable volonté de vengeance. Ma femme et mes deux fils avaient péri à cause du souverain de Mortelune. Il fallait que Torn paye ce crime et rien au monde ne pourrait m'empêcher de faire justice aux miens. Du moins en étais-je alors fermement convaincu.

Avec la complicité de Finœil, j'étais donc plongé dans les préparatifs de l'attentat, évitant autant que possible le regard inquisiteur de Listak, lorsque les événements prirent soudain un tour parfaitement inattendu. Ainsi le soir du 4 brûlélune de l'année 1882 très exactement, nous reçûmes une visite dont les conséquences furent décisives.

### 3

**L**ISTAK ET MOI AVIONS DÎNÉ ENSEMBLE, BAVARDANT AGRÉABLEMENT du dernier livre que j'avais lu, puis nous nous étions installés dans nos fauteuils favoris, fumant tranquillement nos pipes respectives. D'humeur paisible et rêveuse, Listak s'empara de sa lyre et ne tarda pas à

enchanter mes oreilles d'une mélodie délicate. Je commençai vaguement à somnoler, épuisé par une journée particulièrement chargée, engourdi par la vague de chaleur qui écrasait la cité, bercé par sa douce musique. Mes paupières se fermaient lorsqu'il conclut soudain son morceau par un accord si grinçant que je me réveillai brusquement.

Je lui adressai une grimace de reproche et il me fit un petit clin d'œil espiègle. Cependant, je finis par secouer la tête avec indulgence et nous échangeâmes un sourire. En deux semaines à peine une certaine affection et une complicité indéniable étaient nées entre nous, et cela ne faisait que renforcer le côté agréable de notre cohabitation. Il s'apprêtait à sonner pour demander à Amhiel de nous servir à boire, chose plus que nécessaire avec la chaleur, accablante malgré les fenêtres ouvertes sur le lointain brouhaha de la rue, lorsqu'on frappa soudain à la porte.

— Entrez ! lança sèchement Listak.

Le charmant minois d'Amhiel fit son apparition sur le seuil. Elle me sourit et se tourna vers Listak.

— Vous tombez bien, fit-il. Nous voulions justement...

— Pardonnez-moi, messire, interrompit-elle doucement, mais quelqu'un souhaite vous voir...

Listak fronça les sourcils. Quant à moi, je dressai l'oreille, un tel incident étant fort inhabituel.

— Cette personne vous a donné son nom ? demanda mon compagnon.

— Elle m'a dit de vous montrer ceci, répondit la jeune femme en tendant vers Listak une rose d'un rouge très sombre, superbe.

Il hocha la tête avec un sourire en coin.

— Très bien, faites entrer ce visiteur. Et gardez cette fleur pour vous.

— Merci, messire.

Elle s'inclina avec un sourire ravi et ressortit. Je fis mine de me lever.

— Je vous laisse, dis-je.

Aussitôt Listak fit un geste pour me retenir.

— Allons, cher ami, vous n'allez pas me quitter ainsi ! Je suis certain que ce qui va se dire ici pourrait vous intéresser.

J'hésitais, arguant que son visiteur semblait souhaiter la discrétion, lorsque Amhiel réapparut, un peu gênée.

— Eh bien ? fit Listak avec impatience.

— La personne m'a dit que vous n'étiez pas seul et qu'elle n'entrerait pas tant que ce serait le cas, expliqua timidement la jeune femme.

— Vous voyez, intervins-je en me levant avec décision. Je vais dans ma chambre, vous serez tranquille.

— Il n'en est pas question, rétorqua Listak.

D'un bond, il fut à côté de moi et m'obligea à me rasseoir. Il s'appuya sur les accoudoirs de mon fauteuil et se pencha vers moi, me regardant dans les yeux.

— Mon cher, murmura-t-il avec un sourire, je suis certain que vous n'auriez rien contre un peu d'aventure. Quant à moi, j'en ai plus qu'assez de devoir résoudre seul les petits problèmes que vient me poser ce seigneur à la rose rouge. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai confiance en vous. Je vous propose de m'aider, et naturellement nous partagerons la plus que probable récompense. Qu'en dites-vous ?

J'étais stupéfait par cette singulière proposition et par tout ce qu'elle recouvrait. Cependant si celui qui venait lui rendre ainsi visite était réellement seigneur et donc proche du pouvoir d'une quelconque manière, cela pouvait toujours servir mes sombres projets et il était dommage de laisser passer l'occasion. Je n'avais pas encore à ce moment-là saisi la portée de l'intelligence et des relations de Listak, sans quoi j'aurais fui. Mais je mis le doigt dans l'engrenage.

— Eh bien soit, fis-je avec un sourire, vous m'intriguez et si je peux vous rendre service, ce sera avec plaisir.

J'eus l'impression qu'il se détendait imperceptiblement. Il se redressa et frappa brusquement dans ses mains.

— Parfait ! s'exclama-t-il.

Il se tourna vers Amhiel.

— Dites à ce visiteur exigeant que s'il veut réellement me voir, il devra également voir le docteur Evrahl. Et préparez-nous de quoi nous rafraîchir, s'il vous plaît.

Amhiel s'inclina et fila, semblant préférer affronter la mauvaise humeur de l'inconnu que l'impatience de Listak. Ce dernier, avec une nonchalance affectée, se rassit dans son fauteuil, ramenant ses jambes sous lui, et alluma tranquillement sa pipe noire.

— Je crois que la soirée ne manquera pas de piquant, lâcha-t-il entre deux nuages de fumée.

Je me contentai d'acquiescer silencieusement. Après sa nervosité face à ma volonté de me retirer, son calme brutal faisait naître en moi une appréhension diffuse dont je ne pouvais saisir l'origine, songeant que j'aurais dû être habitué à ses sautes d'humeur. Par ailleurs, je notai à part moi qu'il ne prenait pas la peine de dissimuler la forme particulière de ses oreilles comme il le faisait habituellement avec les étrangers. Un moment s'écoula en silence et je commençais à croire que le mystérieux inconnu avait renoncé à venir lorsque la porte tourna lentement sur ses gonds, émettant un grincement sinistre. Je tournais le dos à l'entrée et je ne pus m'empêcher de pivoter sur moi-même.

Une silhouette sombre se découpait dans la faible lumière des bougies, grande, imposante, enveloppée dans une cape qui la couvrait de la tête aux pieds, ne dévoilant pas le visage. L'ombre fit deux pas en avant d'une façon presque mécanique, referma la porte derrière elle, puis s'avança dans la lumière, avant de rejeter sa capuche en arrière et d'écarter les pans de son vêtement.

— Vous passez les bornes, Listak, fit une voix grave et pleine de colère.

Je demeurai stupéfait. L'inconnu était un lunaire. Il devait être assez âgé à en juger par la noirceur de ses cheveux où ne couraient plus que de rares mèches blanches et il était d'une corpulence relativement impressionnante. Sa peau était aussi pâle que celle de Listak, mais à la différence de mon compagnon des crocs effilés saillaient dans sa bouche blême, tandis que des cornes bleutées striées de jaune dépassaient de sa chevelure et que ses yeux aveugles aux globes entièrement noirs fixaient le vide. Il paraissait crispé et très contrarié.

— Allons, répliqua tranquillement Listak, asseyez-vous donc, conseiller Ombre, je vous en prie.

Le lunaire tressaillit en entendant son nom. Quant à moi, je fus content de constater que mon sursaut était passé inaperçu. J'avais pensé rencontrer quelqu'un d'important, mais certainement pas le conseiller personnel du roi Torn. Maintenant que je connaissais son identité, je devais bien admettre qu'il ressemblait terriblement aux portraits que l'on m'avait fournis. Le lunaire avait eu un geste furieux.

— Par tous les dieux, Listak ! gronda-t-il. Comment pouvez-vous révéler ainsi mon identité devant cet inconnu ? Un nain qui plus est !

Je gardai pour moi ce que m'inspirait cette réflexion. Listak haussa les épaules.

— J'ai toute confiance en Evrahl, conseiller, rétorqua-t-il. Et si vous voulez que je vous aide une nouvelle fois, il va falloir vous asseoir et parler devant lui. À en juger par le désordre de vos vêtements, vous avez quitté précipitamment Castelune, c'est donc que l'affaire est grave. Peut-être serait-il préférable que vous ne tardiez pas trop à vous décider.

Le conseiller Ombre poussa un grognement étouffé. J'étais stupéfait par l'insolence de Listak face à cet être qui pouvait ordonner son exécution d'un simple mot. Cependant le lunaire se dirigea vers le sofa avec cette assurance toujours impressionnante chez cette race aveugle de naissance, et s'y assit brusquement, frémissant de colère contenue.

— Vous avez de la chance que le roi Torn ait pour vous une telle affection, murmura le lunaire, sinon il y a longtemps que je...

— Si vous me disiez plutôt ce qui me vaut cette visite, conseiller ? coupa Listak d'une voix mielleuse.

Ombre hésita, puis fit un geste vers moi.

— Vous répondez vraiment de lui ? jeta-t-il.

— J'en réponds, fit tranquillement Listak.

— Sur votre vie ?

— Sur ma vie.

Le lunaire soupira.

— Très bien.

Mais comme il s'apprêtait à parler, quelques coups sur la porte l'en empêchèrent. Aussitôt il se leva, s'enveloppant à nouveau de ses tissus, et se réfugia dans le coin le plus sombre de la pièce.

— Entrez, Amhiel ! cria Listak.

La jeune femme fit son apparition, portant un plateau chargé de trois bières fraîches, ce qui montrait qu'elle ne soupçonnait pas l'identité de notre visiteur, puisque la seule nourriture des lunaires est le sang. Sur un signe de Listak, elle posa les boissons sur le guéridon et ressortit silencieusement, non sans m'avoir lancé un regard inquiet. Je lui adressai un sourire rassurant et elle disparut. Tandis que le conseiller Ombre revenait s'asseoir, visiblement encore plus contrarié par cet incident insignifiant, Listak et moi récupérâmes nos verres et trinquâmes.

— À la santé du roi Torn ! fit mon compagnon avec un regard appuyé vers le lunaire.

— Longue vie à Sa Majesté ! renchéris-je hypocritement avant d'avaler la moitié de mon verre d'un trait.

Ombre croisa les jambes, raide, et eut un sourire crispé.

— Avez-vous suffisamment étanché votre soif pour être capable de m'écouter, messires ? fit-il sèchement.

Listak reposa bruyamment son verre, reprit sa position favorite dans son fauteuil et ralluma sa pipe.

— Ma foi, répondit-il enfin, je crois que oui. Evrahl ?

— Je suis tout ouïe, confirmai-je, amusé par son attitude provocatrice.

Il se tourna vers Ombre.

— Nous vous écoutons, conseiller.

— En réalité, ce ne sera pas long, fit durement le lunaire, et vous allez devoir m'accompagner à Castelune pour enquêter sur place, car je sais fort peu de choses. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il y a trois heures de cela, alors que le dîner allait être servi au château, on s'est soudain rendu compte que Lyafos, le goûteur de Sa Majesté, n'était pas à son poste. Naturellement on l'a aussitôt envoyé chercher, cette absence étant si peu dans ses habitudes qu'elle a grandement inquiété. Un jeune page est allé frapper à la porte de ses appartements, et n'obtenant pas de réponse,

il a visité tous les autres endroits où l'on voyait habituellement le goûteur, en vain. À l'heure prévue pour le dîner, Lyafos n'avait toujours pas reparu. Sans goûteur, le roi Torn ne peut manger et il en a été extrêmement contrarié, si bien que les recherches se sont généralisées dans tout Castelune, sans succès. Comme on s'apprêtait à alerter la garde afin qu'elle lance des recherches dans Lunargent, j'ai suggéré de jeter au moins un œil dans les appartements de Lyafos. Comme je le craignais, c'était bien là qu'il se trouvait. Il était pendu au lustre de sa chambre et mort depuis plusieurs heures. La garde spéciale a aussitôt été prévenue. L'enquête a été confiée à un de nos meilleurs capitaines, Lugantz, que vous connaissez déjà, Listak. Il a fini par conclure que Lyafos s'était suicidé. Mais cette conclusion ne me convient pas, pas plus qu'elle ne convient au roi. Nous voulons que vous jetiez un œil sur les lieux et que vous nous donniez votre avis.

Le lunaire se tut. Il y eut un moment de silence pendant lequel Listak lança de petits ronds de fumée pensifs vers le plafond.

— Pourquoi pensez-vous que Lyafos ne s'est pas suicidé ? demanda soudain mon compagnon.

— Parce qu'il n'avait aucune raison de le faire ! répliqua le conseiller avec une vivacité qui en disait long sur son trouble. Grâce à la générosité de Sa Majesté, il était riche et son travail n'était somme toute pas très astreignant.

— Mais plutôt dangereux, répliqua Listak. Surtout en ce moment. Ombre grimacha.

— Justement. S'il y a plus qu'un simple suicide derrière toute cette affaire, vous devez le découvrir le plus rapidement possible. Depuis la guerre des Vingt Lunes, la sécurité du roi est menacée par de nombreux fanatiques qui ne comprennent rien à la raison d'État. S'il y a complot, vous devez le démasquer. Vous savez que nous ne serons pas ingrats.

Listak eut un sourire cynique et ne répondit pas tout de suite. Il fuma un instant, puis s'étira avec nonchalance et se tourna vers moi.

— Qu'en dites-vous, Evrahl ? murmura-t-il. Avez-vous envie d'aller faire un petit tour à Castelune ? Il fait un peu trop chaud pour bouger, ne trouvez-vous pas ?

— Listak, voyons ! le grondai-je doucement. Comment pouvez-vous envisager de négliger une requête qui provient de Sa Majesté elle-même ? D'autant plus que l'affaire semble des plus intrigantes.

— Bah ! fit-il avec la même langueur. Vous verrez qu'il ne s'agira de rien de plus qu'un banal suicide pour une banale affaire de cœur...

— Listak, commença le conseiller Ombre d'un ton dangereux.

Mon compagnon se leva brusquement, sans lui laisser le temps de poursuivre.

— Eh bien soit, allons-y ! Naturellement vous nous accompagnez, Evrahl.

Le lunaire allait protester, mais Listak eut un geste désinvolte.

— Tut tut, conseiller ! jeta-t-il. Je suis sûr qu'une présence entre vous et moi ne sera pas de trop.

— Ce sera avec plaisir, répondis-je en me levant.

Il y avait là une occasion à ne pas manquer et j'étais ravi de pouvoir m'introduire ainsi dans la place. Cela me paraissait délicieusement ironique. Le conseiller poussa un profond soupir et ravala son exaspération face aux exigences insolentes de Listak. Ce dernier vida son verre, puis celui qu'Amhiel avait apporté pour notre visiteur. Je terminai ma bière à mon tour et nous quittâmes le salon. Listak récupéra sa rapière, moi ma dague, puis mon compagnon noua ses cheveux à sa manière habituelle tandis que le conseiller se cachait à nouveau sous ses amples vêtements. Je l'aurais plaint d'être obligé de s'emmitoufler ainsi si je n'avais su que les lunaires n'ont aucune perception du froid et de la chaleur.

Listak cria quelques mots d'explication à l'adresse d'Amhiel et nous sortîmes de la maison. Une voiture fermée nous attendait à l'extérieur. Nous y prîmes place, pénétrant dans une véritable fournaise, le cocher fouetta les chevaux et nous fûmes emportés vers Castelune à toute vitesse.

## 4

**L**A VOITURE ÉTANT FERMÉE, IL ME FUT IMPOSSIBLE DE DÉTERMINER LE chemin que nous empruntions pour nous rendre à Castelune. Le trajet me parut d'une longueur inhabituelle, comme si on cherchait à se prémunir contre une éventuelle filature. Listak s'était jeté dans un coin de la voiture et fumait sa pipe, rendant presque insoutenable l'atmosphère déjà confinée, tout en sifflotant une mélodie que je devinais destinée à sa lyre bien-aimée. Dans l'angle exactement opposé, aussi loin de mon compagnon que possible, se tenait le conseiller Ombre. Le tabac semblait l'indisposer, chose guère étonnante pour un être doté d'une telle sensibilité olfactive, mais ses toussotements de plus en plus insistants, tout comme son expression furieuse, laissaient Listak parfaitement indifférent.

Une telle hostilité entre eux m'étonnait d'autant plus que cette affaire ne semblait pas constituer leur première collaboration. Il ne faisait nul doute que le lunaire aurait donné cher pour offrir la nuque de mon



compagnon à la hache du Maître des Têtes et pourtant il était venu lui demander son aide, allant jusqu'à tolérer ma présence qui visiblement le répugnait. Le fait qu'il ait parlé de « l'affection » que le roi Torn éprouvait pour Listak ne faisait qu'augmenter mon trouble et je me demandais avec une certaine inquiétude ce que mon colocataire avait fait pour que le souverain étende ainsi sur lui sa protection et son amitié.

Par ailleurs une autre interrogation traversait mon esprit : pourquoi n'avais-je pas entendu parler de Listak avant ? Quelle sorte de rôle occulte jouait-il dans la monarchie pour que le roi le fasse mander dans une situation telle que celle-ci ? Si son statut avait été clair, il aurait été connu du public, connu de mes collaborateurs, et surtout connu de moi. Mais ce n'était pas le cas. Cela signifiait donc qu'il agissait dans l'ombre, y compris pour certains proches de Torn. Et si ce dernier le jugeait fidèle et efficace au point de lui faire davantage confiance qu'à ses gardes, ma position devenait très dangereuse.

Mes réflexions prenaient ce tour très préoccupant lorsqu'un nouveau souffle de fumée s'échappant nonchalamment du nez de Listak arracha un grognement au conseiller Ombre. Le lunaire était sur le point de lancer une réflexion acerbe quand une secousse brusque l'en empêcha. Nous venions de nous engager sur une grande avenue et le fracas des pavés sous les roues témoignait de la proximité de Castelune et de notre arrivée imminente. Ombre parut se forcer à conserver son calme, tandis qu'un sourire en coin, délicieusement exaspérant, traversait les lèvres pâles de Listak. Je songeai avec amusement qu'il était heureux que le lunaire fût aveugle, car un tel sourire aurait fait céder toutes les barrières qui arrivaient encore à contenir sa colère.

Enfin la voiture commença à ralentir, le claquement des sabots des chevaux résonna sous une voûte de pierre, puis les animaux s'immobilisèrent. Aussitôt on vint nous ouvrir la portière. Le conseiller Ombre sauta à terre et respira ostensiblement l'air frais de la nuit. Listak s'étira tranquillement, rangea sa pipe dans sa poche, puis descendit à son tour et je le suivis.

Nous nous trouvions dans une petite cour grise, entièrement fermée, plongée dans une obscurité d'où nous observaient quelques soldats au garde-à-vous, brusquement réveillés par la présence du conseiller Ombre. Sans dire un mot, celui-ci se dirigea vers une porte qu'un soldat humain ouvrit aussitôt devant lui. Listak s'offrit le temps d'une inspiration, comme s'il prenait la température du lieu, et lui emboîta le pas. J'imitai mon compagnon, non sans une certaine appréhension née du confinement de la cour qui ressemblait vaguement à l'entrée d'une prison.

Nous traversâmes un couloir de pierre flanqué de flambeaux, passâmes devant une salle de garde vide où traînaient encore quelques chopes de

bière à demi pleines, comme si les soldats avaient précipitamment regagné leur poste à notre arrivée, puis nous franchîmes une petite porte et débouchâmes dans un vaste hall éclairé de mille feux. Enfin nous étions dans Castelune, le palais des rois de Mortelune.

Ombre s'assura que nous avions refermé la porte, puis il ôta sa cape et la jeta sur son bras.

— Listak, fit-il, semblant presque cracher le nom de mon compagnon, vous connaissez le chemin. Je vous laisse ici, je vais prévenir le roi de votre présence. N'abusez pas de la liberté que je vous consens ainsi, et surveillez votre ami nain.

Sans rien ajouter, il tourna les talons et s'éloigna à grands pas. Listak poussa un soupir.

— Vraiment, murmura-t-il, je me demande comment un être aussi brillant dans le domaine politique peut être aussi stupide dans tous les autres domaines. L'intelligence prend parfois des voies étranges pour s'exprimer, ou ne pas s'exprimer...

Il haussa les épaules et me fit un clin d'œil.

— Prêt à enquêter, mon cher ? me lança-t-il joyeusement, visiblement enchanté de cette perspective.

Je hochai la tête avec un sourire.

— Je vous suis.

— Parfait ! s'exclama-t-il en se frottant les mains. Venez !

Je m'attendais, au vu de son enthousiasme et de l'importance de l'affaire, à ce qu'il se précipite vers la chambre du goûteur, mais il n'en fit rien. Il alluma nonchalamment sa pipe et marcha lentement tout en fumant, une de ses mains jouant négligemment avec le pommeau de sa rapière tandis qu'il semblait flâner, son regard errant dans le vague. Ne comprenant pas son attitude mais ne tenant pas à la discuter, j'adoptai sa démarche, en profitant pour regarder autour de moi.

On a souvent décrit Castelune comme le plus brillant joyau de la couronne mortelunienne, mais c'est lui faire injustice. Le palais a l'éclat et le brillant non pas d'un, mais de mille joyaux et celui qui le visite une fois sait qu'il ne pourra plus jamais être ébloui à ce point, à part peut-être dans la Serre Divine de Roseraie.

Le hall où nous nous trouvions et que me faisait tranquillement traverser Listak aurait pu contenir à lui seul tout un quartier. Il constituait l'entrée principale de Castelune et à ce titre tout y était mis en place pour éblouir les seigneurs qui l'empruntaient. Il était ouvert sur tous les étages du palais et son plafond se perdait dans de lointaines hauteurs où des entrelacs de pierres, courbes et pointes enlacées, défiaient la gravité.

Quatre piliers élancés, dont vingt hommes auraient peiné à faire le tour, semblaient tracer le chemin depuis la porte monumentale jusqu'à un immense escalier. Cette porte était en bois sombre, gravée de figures d'argent. Constamment ouverts, ses battants étaient trop lourds pour être déplacés par une autre force que la magie. Quant à l'escalier, il était de marbre, semblable à une montagne dans laquelle on aurait taillé des marches, ses rampes en bois précieux encore vibrantes de la magie qui les avait créées dans un temps lointain.

Le sol était de vastes dalles d'une pierre blanche que l'on appelait pierre de lune, car on ne pouvait en trouver que dans les carrières du nord de Mortelune. Pour beaucoup il s'agissait même de fragments de la lune qui s'était écrasée sur terre des siècles auparavant, donnant naissance au royaume. Sur ces dalles étaient gravées des inscriptions de bienvenue dans toutes les langues des Territoires Magiques, y compris l'elfique si secret, ainsi que d'impressionnantes fresques retraçant d'anciennes guerres dont le souvenir était depuis longtemps perdu.

Comme dans un jardin, des plantes s'épanouissaient à travers tout le hall et formaient une végétation aussi variée que foisonnante, telle que je n'en avais encore jamais contemplée à l'intérieur même d'un bâtiment. Il y avait aussi bien de petits arbres aux ramures touffues que des rosiers grimpants agrippés à de vastes panneaux de bois et une grande variété de plantes grasses. Les fleurs étaient très nombreuses également, parsemant de merveilleuses taches de couleur cette infinie variation de verts et de bruns.

Des fontaines fleurissaient çà et là dans un doux murmure de rivière, des nénuphars flottant sur leurs eaux paisibles. Quelques oiseaux apparaissaient parfois pour disparaître aussitôt dans un froissement d'ailes, éclair coloré et gracieux, répandant leurs mélodies joyeuses entre les pierres. Le tout dégageait une atmosphère de vie et de luxuriance qui happait le visiteur et lui donnait l'impression de traverser un rêve.

Cette sensation d'irréalité était renforcée par l'éclairage incroyablement riche que l'on avait réussi à donner à cet endroit immense. Partout des lustres aux mille cristaux, partout des globes, des ribambelles de petites larmes translucides directement issues des mains magiques des artisans des Grandes Verreries de Roseraie, éclatant comme autant de flammes grâce à des milliers de bougies disséminées un peu partout qui se reflétaient dans chaque cristal, dans chaque morceau de verre, comme un petit soleil. Où que l'on tournait la tête une lueur accrochait l'œil, l'enchantait, le charmait, l'attirait dans sa direction comme un feu follet. Lumière changeante et vivante, chatoyante, qui achevait de donner vie à l'ensemble.

Au milieu de ce décor extraordinaire, presque perdus dans l'immensité des lieux, des courtisans semblaient errer à la recherche d'un moyen

d'accéder au roi, formant des groupes dont les voix étaient des murmures sous les voûtes de pierres. Des serviteurs s'affairaient silencieusement, allant des uns aux autres, drapés de livrées parfois plus belles encore que les vêtements de ceux qu'ils servaient. Quelques filles de joie lascives se baignaient dans les fontaines, offraient leurs services aux passants, riaient de la rougeur qui montait aux joues d'un jeune homme tout juste arrivé d'un fief de campagne, de l'arrogance d'un vieux seigneur, de la gêne d'une jeune fille égarée. Elles renforçaient l'atmosphère étrange et enchantée, légères et traîtresses comme des bulles de vin mousseux, irréelles et divines.

Réellement, le grand hall de Castelune était une pure merveille et je ne regrettais pas d'avoir pu le contempler au moins une fois dans ma vie ! J'étais si ébloui, si surpris, si abasourdi, si ravi, que j'en oubliais la raison de ma présence, et ne cessais de me tordre le cou à force de vouloir tout voir. Listak finit par me ramener sur terre avec une sorte de flegme pragmatique qui n'appartenait qu'à lui.

— Allons, Evrahl, me souffla-t-il comme j'avais glissé les doigts dans une fontaine dénuée de nénuphars, découvrant avec émerveillement que l'eau en était chaude. Le roi serait sans doute ravi que vous appréciiez les beautés de son palais, mais il le serait encore davantage que vous m'aidiez à résoudre son petit problème.

Je revins brusquement à la réalité et cela me fit un effet assez désagréable. Je hochai la tête avec confusion, m'excusai et entrepris de gravir l'interminable escalier à la suite de Listak. Naïas soit louée, je possédais l'endurance des nains, sans quoi j'aurais été incapable de dépasser la moitié de l'escalier. Les marches se succédaient, semblant se superposer sans fin, et je finis malgré tout par m'essouffler. Listak, avec cette superbe indifférence aux contraintes physiques qui caractérise les elfes, ne paraissait pas éprouver la moindre difficulté. Cependant, il se tourna vers moi et me fit un clin d'œil.

— Vous comprenez maintenant l'utilité de ces gens, dit-il en désignant quelques elfes qui attendaient au bas des marches, à côté de chaises munies de bras. La plupart des courtisans ne peuvent envisager la montée de l'escalier sans eux !

— Peut-être aurions-nous dû avoir recours à leurs services, grimaçai-je en m'agrippant à la splendide rampe.

Listak secoua la tête.

— Il ne valait mieux pas, croyez-moi. Tout d'abord parce que cela nous aurait coûté au moins trois mois de loyer à chacun et ensuite parce que cela nous aurait fait bien trop remarquer. Seuls les seigneurs de plus haut rang usent de ce privilège. Regardez...

Je profitai de cette injonction pour m'arrêter et me retourner. Très loin en contrebas, une vieille femme s'était approchée des porteurs. La distance était trop grande pour que je puisse entendre ce qu'elle leur disait, mais Listak, dont l'oreille était bien plus fine, m'expliqua succinctement qu'elle demandait à monter sans payer, arguant son âge avancé. Les porteurs lui rirent au nez, puis, comme elle insistait avec désespoir, la repoussèrent sans ménagement. La tête basse, la vieille femme dans sa robe aux couleurs fanées, avec son maquillage trop voyant et sa coiffure extravagante, archétype de la courtisane déchue, posa une main tremblante sur la rampe et commença à monter.

Listak eut un reniflement, mélange de pitié et de mépris.

— On prétend que certains courtisans sont morts sur cet escalier, souffla-t-il, que d'autres ont vu leur vie brisée parce qu'ils ne pouvaient plus le gravir pour parvenir jusqu'au roi. Certains s'y sont rencontrés, aimés, détestés. On prétend même que des duels avaient lieu sur ces marches entre les courtisans du premier étage et ceux du rez-de-chaussée, chacun franchissant la moitié du chemin pour arriver jusqu'à l'autre. Mais peu importent ces légendes. Croyez-moi, la seule raison pour laquelle Ombre nous a laissés dans ce hall plutôt que directement devant la chambre de Lyafos, c'est le plaisir de nous infliger cette montée. Vengeance mesquine qui n'est guère étonnante venant d'un être aussi obtus.

Il conclut son petit discours d'un sourire de dédain et reprit tranquillement l'ascension. Je m'obligeai à détacher mon regard de la femme qui continuait à progresser avec une obstination douloureuse, et poursuivis à mon tour la montée. Il nous fallut encore un bon quart d'heure d'efforts et je ne sais combien de centaines de marches avant que nous n'arrivions enfin au sommet, sur le palier du premier étage du palais.

Là, deux soldats, un homme et un nain, s'avancèrent à notre rencontre, leurs lances à la main. Poliment, mais froidement, ils nous interrogèrent sur les motifs de notre présence. Sans rien dire, Listak tendit vers eux la bague qui ne quittait jamais son index gauche et qui était constituée d'un anneau d'argent noir dans lequel était incrusté un petit diamant. Aussitôt les deux gardes s'inclinèrent avec respect et nous firent signe de passer. Avec une assurance qui en disait long sur sa connaissance du lieu, Listak m'entraîna vers l'aile ouest du palais.

— Eh bien ! fis-je pour rompre un silence qui me pesait. Je ne pensais pas que nous rencontrerions la garde à l'intérieur de Castelune.

Listak secoua la tête.

— Le palais est trop vaste pour se contenter d'une surveillance extérieure, répondit-il. Par ailleurs, tout a été bouleversé par la mort de Lyafos, même les gardes ont été doublées. Vous ne l'avez sans doute pas

remarqué, mais ces deux soldats, non contents de s'être vus adjoindre deux camarades qui se tenaient en retrait, sont probablement là depuis ce matin comme en témoignent leurs uniformes froissés et leur air las. Quant au bouleversement qui règne dans tout le palais, il se voit à la longueur des bougies. De nombreuses bougies sont presque entièrement consumées, alors qu'en temps normal elles sont changées toutes les six heures. Seul un évènement exceptionnel a pu en empêcher le renouvellement.

Ne se rendant pas compte du regard à la fois admiratif et incrédule que je posai sur lui, il haussa les épaules.

— Qui aurait cru que le suicide du goûteur royal causerait un tel vent de panique ? souffla-t-il.

Il fronça les sourcils et parut plonger dans ses réflexions. J'intervins avant qu'il ne s'éloigne trop de la réalité.

— Cette bague que vous avez montrée aux gardes, commençai-je.

Aussitôt, il tourna les yeux vers moi avec un sourire, puis il leva l'anneau pour que je puisse l'examiner.

— Mon laissez-passer personnel, fit-il. Nous sommes très peu à posséder un tel bijou.

— Il ne semble rien avoir de particulier, remarquai-je. N'est-ce pas dangereux d'utiliser un objet aussi facile à contrefaire ?

Listak eut un rire. Il secoua la tête et demeura silencieux quelques secondes. Je crus qu'il n'allait pas me répondre, mais finalement il reprit la parole, se penchant vers moi d'un air de conspirateur.

— Cet anneau semble anodin, mais en réalité il a des propriétés tout à fait particulières, expliqua-t-il. Tous les gardes de ce palais obéiraient aveuglément à celui qui le porte.

— Comment cela ? m'étonnai-je.

— Tous les gardes, avant d'entrer en poste, passent un moment avec le Mage personnel du roi. Celui-ci les hypnotise et leur inculque un certain nombre de règles dont ils ne garderont aucun souvenir, mais auxquelles ils se soumettront inconsciemment. Une de ces règles est d'obéir à celui qui porte un anneau tel que celui-là, qui dégage une aura magique très spécifique, puis d'oublier son passage.

— Vous voulez dire que ces soldats ne se souviennent pas que nous sommes passés ?

— Eh oui ! Croyez-moi, c'est fort pratique lorsque l'on souhaite travailler discrètement.

Il y eut un nouveau silence entre nous tandis que nous remontions un long couloir. Les murs étaient couverts de tentures d'un rouge sombre et moiré qui prenaient des reflets de sang à la lumière des flambeaux régulièrement alignés. Un tapis sans fin se déroulait sous nos pieds, fibres

grenat entre lesquelles on avait tissé une vaste fresque représentant l'histoire de Mortelune en mille couleurs chatoyantes. Il n'y avait personne dans cette aile du palais et les flammes qui nous éclairaient laissaient dans l'ombre de nombreux recoins inquiétants. Après le foisonnement vivant du hall, ce couloir présentait une atmosphère pesante et menaçante qui ne tarda pas à m'oppresser.

— On dirait qu'ils ont fait évacuer toute cette partie de Castelune, murmura Listak. Sans doute une brillante initiative de Lugantz... L'idée aurait pu être bonne, mais à la place des curieux ce sont les gardes qui ont tout piétiné.

Il secoua la tête avec mécontentement et ses yeux perçants poursuivirent leurs allées et venues sur le sol. Je l'observai un moment, puis me détournai. Le temps de quelques pas, mon regard traversa une large fenêtre arquée et plongea dans Lunargent. Le fleuve Argenta brillait sous les Jumellunes qui dévoilaient également l'approche de lourds nuages noirs. Je songeai qu'avec la chaleur presque insupportable qui régnait, un orage serait le bienvenu. Je reconnus au loin la Tour des universités, presque semblable à un phare, la Flamme de la Connaissance illuminant son sommet. Je me perdis un instant dans la multitude de petits points lumineux qui parsemaient la cité, puis nous laissâmes la fenêtre derrière nous et je me tournai à nouveau vers Listak.

— Pardonnez-moi cette question, fis-je timidement, mais... quel est exactement votre rôle auprès du roi ?

Sans cesser son examen du couloir, Listak haussa les épaules.

— Un rôle unique, répondit-il brièvement, une place que j'ai créée et qui n'a pas de précédent. Je suis son détective.

— Vous avez l'art des néologismes, répliquai-je. Détective ?

Il sourit.

— Spécialiste de la détection, si vous préférez. Un meurtre a lieu, quelque chose ou quelqu'un disparaît ? Je me rends sur place, j'étudie les lieux et en général je résous l'affaire en moins de deux semaines.

— Oh, en gros vous faites le même travail que la garde spéciale.

Je sentis aussitôt que je l'avais vexé. Il eut un geste agacé.

— Comparez si cela peut vous aider à comprendre, fit-il sèchement, mais il n'y a pas de commune mesure. Ils n'en sont qu'aux balbutiements de ce que j'ai élevé au rang d'art. Croyez-vous que j'aurais le droit de porter cet anneau si je ne valais pas plus qu'un simple capitaine de la garde spéciale ? Croyez-vous que le roi tolérerait la façon dont je traite son conseiller s'il ne me jugeait pas indispensable ? Torn sait que sans moi de nombreuses affaires resteraient irrésolues, il sait que je suis unique et irremplaçable.

Malgré l'inquiétude que faisaient naître en moi ses paroles, je ne pus m'empêcher de hausser les sourcils devant une telle arrogance et une telle vanité. C'était la première fois depuis que je le connaissais que son orgueil s'exprimait aussi clairement. Je ne sais pourquoi cela me déçut. Il le sentit, car il releva la tête vers moi avec un sourire en coin.

— Ce n'est pas de la vanité que de savoir estimer sa propre valeur, dit-il doucement. Mais je comprends que vous ne partagiez pas encore mon point de vue sur moi-même.

Il eut un petit rire et frappa soudain dans ses mains.

— Nous y voilà !

## 5

**N**OUS VENIONS D'ARRIVER À UNE PORTE AU MILIEU DU COULOIR devant laquelle quatre hommes montaient la garde et Listak leur montra son anneau. Après l'explication qu'il m'avait donnée, je prêtai une attention toute particulière à la réaction des soldats, mais je ne pus rien distinguer d'anormal dans leur attitude. Cependant, comme la première fois, on nous laissa passer sans la moindre difficulté. Nous pûmes entrer et les soldats refermèrent aussitôt la porte derrière nous.

La pièce était plongée dans l'obscurité et sur un ordre bref de Listak, je m'immobilisai sur le seuil. Mon compagnon poussa un sifflement aigu et impératif. Je vis une petite forme courir vers nous et s'incliner devant Listak.

— Lumière ! ordonna ce dernier.

— Oui, messire ! chantonna une voix flûtée.

Je crus percevoir un léger grattement sur le mur derrière moi qui se propagea ensuite sur le plafond. Il y eut quelques secondes de silence, puis un craquement semblable à celui d'une allumette. Un instant plus tard toutes les bougies d'un immense lustre furent allumées. J'eus tout juste le temps d'apercevoir une ombre bleutée qui se déplaçait à l'envers sur le plafond, une flamme à la main.

Je fus stupéfait de l'aspect de la pièce. Tout, absolument tout, était dans les tons roses ou violets. Le sol était caché par des tapis d'un rose fuchsia éclatant, les murs étaient en grès rose, couverts par endroits de tapisseries tissées de fils roses, les tentures du lit à baldaquin étaient d'un rose tirant sur le rouge tandis que les meubles étaient tous en bois clair



peint de motifs roses. Il y avait une vaste armoire entrouverte, débordant de vêtements, un petit secrétaire impeccablement rangé sur lequel un bouquet de roses pâles achevait de faner, un grand fauteuil à bascule agrémenté de nombreux coussins dont je laisse le soin au lecteur de deviner la couleur. Face à nous, deux larges fenêtres donnaient sur un vaste balcon envahi par des plantes de toutes sortes, à notre gauche une porte ouvrait sur le cabinet de toilette et à notre droite une autre donnait sur une sorte de petit salon. Et au milieu de cette surcharge écœurante de rose, deux objets accrochaient l'œil : un tabouret renversé et une corde suspendue au lustre.

— Lyafos était une femme... ? murmurai-je.

Listak éclata de rire.

— Non ! Mais je crois bien qu'il aurait voulu en être une !

Il rit encore, puis fit signe au lutin qui avait tout allumé. La petite créature bleue, haute d'une trentaine de centimètres, légère et gracile, dansa sur le plafond, le long du mur, puis du sol, jusqu'à nous. Elle secoua son ample crinière blanche et posa ses grands yeux noirs en amande sur Listak, le dévisageant avec une certaine perplexité, semblant presque vexée.

— Vous n'êtes pas un elfe, chantonna-t-elle d'un ton de reproche. Comment connaissez-vous le sifflement ?

— Quel est ton nom ? répondit Listak.

— Vous n'êtes pas un elfe, répéta le lutin sur un rythme plus saccadé, témoin de sa colère.

— Non, fit Listak sans impatience, je ne suis pas un elfe. Mais je suis au service du roi Torn, ici pour enquêter sur la mort de ton maître. Dis-moi ton nom, lutin.

— Adanse, jeta la petite créature sur une note grinçante. Et Lyafos n'était pas mon maître, mais mon ami, même si je m'occupais pour lui des tâches ingrates de l'existence.

Listak hocha la tête.

— Dans ce cas, Adanse, tu as tout intérêt à faciliter mes recherches, ne crois-tu pas ? Je t'interrogerai plus tard, si tu le veux bien. Pour l'instant j'aimerais jeter un œil aux alentours.

— Le capitaine Lugantz et ses gardes l'ont déjà fait, objecta le lutin sur une mélodie moqueuse.

— Eh bien je vais recommencer. Dis-moi juste une chose. Tout est à la même place qu'au moment de la découverte du corps, ou des objets ont-ils été déplacés ?

— Le seigneur Ombre a ordonné qu'on ne touche à rien en dehors du cadavre, mais j'ai bien peur que les gardes n'aient bousculé une ou deux choses. Néanmoins tout est à peu près à sa place.

Ces quelques phrases avaient pris la tournure d'une chanson et j'eus l'impression étrange d'un chant brusquement interrompu lorsque le lutin se tut.

— Evrahl, me lança Listak, je vous demanderai de ne pas bouger d'où vous êtes, le temps que je fasse un bref examen du sol.

Sans attendre ma réponse, il s'avança dans la pièce sur la pointe des pieds, les yeux rivés aux tapis. Le lutin haussa les épaules et s'éloigna en dansant, avant de se percher sur un des soutiens du lit à baldaquin. Je croisai les bras et m'appuyai contre la porte avec un petit soupir. Des pensées contradictoires se bouscuaient dans ma tête, mais je n'avais pas le courage d'essayer d'y mettre de l'ordre. Il valait mieux pour le moment que je me contente de me laisser porter par le fleuve des événements, quitte à reprendre la barre plus tard. Silencieux et attentif, je me mis donc à observer Listak.

Le spectacle qu'il offrait alors me fascinait et ne cessa de me fasciner tout au long de notre relation. Les sourcils légèrement froncés, plus pâle encore qu'à l'accoutumée dans sa concentration absolue, ses yeux mobiles dans son visage impassible, il quadrillait chaque centimètre carré du sol et j'eus la certitude qu'aucun détail ne pourrait lui échapper. Il fit rapidement le tour de la pièce, puis s'attarda autour du tabouret. Il s'agenouilla et se pencha, scrutant les tapis, effleurant quelques brins de laine du bout du doigt, prenant le tabouret, le remettant tel qu'il avait dû être, ébauchant le mouvement qui avait dû le faire tomber. Et brusquement il se releva, passa dans le cabinet de toilette, en ressortit quelques secondes plus tard pour se diriger vers le salon attenant, puis revint dans la chambre. Il poussa un petit soupir pensif et se tourna vers moi.

— Vous êtes à nouveau libre de vos mouvements, mon cher, dit-il.

Sans ajouter un mot, il poursuivit ses investigations. Tandis qu'il s'attardait sous le lustre, fixant intensément la corde qui y pendait, je m'avançai avec précautions. Essentiellement motivé par la curiosité, je me dirigeai vers l'armoire et l'ouvris en grand. Une pile de vêtements me tomba dans les bras, n'étant plus retenue par la porte du meuble. Confus, je voulus les ranger, mais Adanse se précipita et me les prit des mains, avant de les poser sur le lit.

— Il avait mis ses plus beaux vêtements, pleura-t-il. Il était si élégant...

Je toussotai avec gêne et continuai mon examen de l'armoire. Elle contenait plus d'habits que je n'en avais possédés dans ma vie tout entière. Des dizaines et des dizaines de tenues excentriques, la plupart dans les tons roses. Et il n'y avait pas seulement des pantalons et des tuniques, mais également des robes de femme. Je me tournai vers le lutin.

— Il portait vraiment de tels vêtements ? fis-je en brandissant une robe en dentelles et mousseline avec étonnement.

Adanse esquissa un mouvement positif, petit pas de danse gracieux.

— Il avait une essence très féminine, chantonna-t-il.

— Si vous allez dans le cabinet de toilette, vous verrez une collection de perruques étonnante, lança distraitement Listak.

Je me retournai. Mon compagnon avait ramassé le tabouret et grimpa dessus. Il examina le bout de corde avec un froncement de sourcils, puis leva les yeux vers le nœud qui l'attachait au lustre. Il l'observa si longuement que je finis par me détourner, reportant mon attention sur le lutin. Il caressait les vêtements posés sur le lit avec tristesse. Je soupirai et me dirigeai vers le cabinet de toilette.

En comparaison avec la chambre si vaste, c'était une petite pièce, entièrement en pierre, équipée d'un poêle qui devait répandre une agréable chaleur en hiver. Il y avait une grande baignoire, ainsi qu'une cuvette et un broc pour la toilette courante, une armoire qui devait abriter le nécessaire de toilette de Lyafos et une petite table sculptée surmontée d'un grand miroir dans lequel se reflétait une rangée de perruques allant du blond au brun le plus profond, en passant par un roux éclatant. Elles étaient posées sur des supports de bois ayant la vague forme d'une tête humaine, entre lesquels s'étaient des dizaines de produits de maquillage, des baumes, des parfums. Certains pots étaient encore ouverts, répandant des odeurs variées et agréables, et je supposai que Lyafos avait dû se refaire une beauté avant de mettre fin à ses jours.

Cette pensée, comme d'ailleurs le simple fait de me trouver là, dans l'appartement de cet être qui n'avait été pour moi qu'un pion et dont j'approchais maintenant l'humanité, faisait naître en moi un pénible malaise. Je me mis brusquement à regretter d'avoir suivi Listak malgré tout ce que j'avais appris du fait de son inexplicable confiance en moi. Certes j'avais toujours su que des sacrifices seraient nécessaires, mais voir cette idée prendre corps n'était pas aussi confortable que je l'avais espéré. Néanmoins il était trop tard pour faire marche arrière désormais et je devais assumer mes choix même s'ils n'étaient pas loin de me sembler criminels. Je m'obligeai à écarter mes sentiments autant qu'il était possible, mais je ne pus m'empêcher de dresser un portrait mental de Lyafos.

On m'avait décrit le goûteur comme un homme extrêmement sensible, impressionnable et influençable, facile à perturber. J'y avais aussitôt vu un atout, de même que son attachement passionnel pour le roi m'avait paru intéressant, car de la passion à la haine, il n'y a qu'un pas. J'avais immédiatement conçu un plan à partir de ces deux aspects de la personnalité de Lyafos. Il n'avait pas réagi exactement comme je le voulais, cependant

sa mort n'était pas réellement une surprise pour moi et elle pouvait s'intégrer dans mon plan, même si elle compliquait les choses.

En songeant à la manière dont j'avais planifié la mort de cet homme innocent, je ressentis une vague de dégoût envers moi-même. Le but que je poursuivais m'avait toujours paru être une raison suffisante. Mais maintenant que j'étais confronté à la réalité de mes actes, je n'étais plus aussi certain de mon bon droit. Cependant il fallait que j'aille jusqu'au bout et je ne devais en aucun cas me laisser détourner. Lyafos n'avait été rien de plus qu'une étape dans ma course pour abattre Torn et je ne devais pas le considérer autrement. Le sacrifice du goûteur était nécessaire pour atteindre le roi et il ne fallait pas que je cherche à envisager les choses d'une autre manière. Pour obtenir ma vengeance, j'étais prêt à payer n'importe quel prix.

Cette pensée me rendit mon assurance. Je réalisai soudain que j'avais inconsciemment crispé mon poing droit jusqu'à avoir les ongles enfoncés dans la peau. Je détendis lentement ma main avec un sourire que d'aucuns auraient trouvé inquiétant. Je levai les yeux vers mon reflet dans le miroir. Je me souris encore, puis fis bouger mon visage jusqu'à retrouver cette expression calme et presque naïve qui semblait inspirer une telle confiance à Listak. Enfin satisfait, je quittai le cabinet de toilette.

Listak était toujours plongé dans l'examen de la corde, les sourcils froncés.

— Quelle taille faisait Lyafos ? demandait-il à Adanse.

Le lutin cessa de danser sur les vêtements jetés sur le lit, mouvements qui avaient l'étrange faculté de les plier.

— Je dirais qu'il vous arrivait à peu près à l'épaule, messire, chanta-t-il, avant de reprendre sa tâche.

Listak hochait la tête et sauta légèrement au bas du tabouret.

— Quelque chose d'intéressant dans le cabinet de toilette, Evrahl ? lança-t-il.

— Oh... Je ne l'ai pas examiné en détail, répondis-je sur un ton d'excuse.

Il se glissa devant moi avec un sourire et je le suivis dans la petite salle. Il ouvrit l'armoire, passa rapidement son contenu en revue, jeta un bref coup d'œil sur la baignoire et la cuvette. Puis il se pencha sur la coiffeuse. Il souleva les différentes perruques, les examina avec une attention scrupuleuse, avant de les reposer soigneusement. Ses longs doigts se mirent à farfouiller dans les pots étalés un peu partout. On eut dit que ses gestes relevaient du hasard mais je devinais qu'il n'en était rien, d'autant plus que ses narines frémissaient légèrement comme s'il cherchait à capter une odeur particulière.

Soudain il arrêta sa main sur une petite fiole de parfum. Il la déboucha avec précaution et en renifla prudemment le contenu.

— Ah ! s'exclama-t-il. Voilà qui est tout à fait intéressant !

Il me passa la fiole et j'en sentis à mon tour le contenu. L'odeur était amère et douceâtre.

— Du poison ? murmurai-je.

— Exactement, docteur, répondit-il sur le même ton. Du cijan pour être exact. Ce n'est pas vraiment ce qu'on s'attend à trouver chez un goûteur, n'est-ce pas ?

Il reboucha la fiole et la glissa dans sa poche, avant de reprendre son exploration. Au bout d'un moment, il se redressa en secouant la tête.

— Nous ne trouverons plus rien ici, venez.

Et il m'entraîna vers le salon au moment où Adanse entrait dans la pièce. Tandis que nous traversions la chambre, j'entendis l'eau couler et le lutin chanter en prenant dans la cuvette le bain quotidien qui constitue la seule nourriture des êtres de sa race. Je trouvais plutôt curieux qu'il continue ainsi à vivre tranquillement dans les appartements d'un mort, mais lorsque j'en fis la remarque à Listak, il l'écarta d'un geste, ouvrant la porte du salon du même coup.

Je m'attendais à une nouvelle débauche de rose, mais je fus soulagé de constater que ce n'était pas le cas. Lyafos avait su rester très classique dans la décoration de son salon. Les dalles de pierre du sol étaient couvertes d'un tapis sombre et les tentures sur les murs étaient d'un vert émeraude très élégant. Il y avait une large cheminée, éteinte dans la chaleur de ce cycle, en face de laquelle on avait disposé deux fauteuils et une table basse. Un second secrétaire et une petite bibliothèque complétaient le mobilier. Cependant, ces détails n'étaient pas ce qui accrochait l'œil en premier lieu. Non, ce qui attirait avant tout l'attention c'était l'immense portrait du roi Torn, juste au-dessus de la cheminée, bien éclairé par l'unique lustre.

Tandis que je restai fasciné par le tableau d'un réalisme presque effrayant, Listak investit rapidement les lieux. Son premier mouvement fut de fouiller le secrétaire. Cela ne lui prit que quelques secondes et il se redressa bientôt, tapotant une enveloppe vide sur ses lèvres blêmes. Il la reposa brusquement et se dirigea vers la cheminée.

— Tiens, tiens, murmura-t-il.

Du bout des doigts il remua les cendres. Et soudain il en tira un petit morceau de papier à demi carbonisé. Il le plaça aussitôt sous la lumière. Je me rapprochai sans en avoir l'air, ayant reconnu le type de papier.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Le reste d'une lettre, fit distraitement Listak. On distingue encore un ou deux mots...

Il fronça les sourcils, semblant pousser l'acuité de son regard à se renforcer encore.

— On dirait... trahison. Et... amour. Trahison et amour. Attendez, il me semble que je peux lire un bout de phrase...

Il changea l'orientation du papier dans la lumière et se concentra davantage. Je suivais ses gestes sans inquiétude, certain qu'il ne pouvait comprendre, m'obligeant à partager son intérêt. Un moment s'écoula encore.

— Punir la trahison de votre amour, souffla-t-il enfin. Oui, c'est bien cela.

Il se détourna de la lumière et se détendit avec un petit soupir.

— Eh bien, remarquai-je, il semblerait que vous aviez raison. Il ne s'agit que d'une banale affaire de cœur.

Il grimaça.

— Peut-être pas...

Je retins un froncement de sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

Il secoua la tête sans répondre et explora rapidement la bibliothèque, avant d'examiner les fauteuils et la table basse. Finalement, il me fit signe de le suivre.

— Nous avons quelques questions à poser à ce lutin, lança-t-il.

Nous regagnâmes la chambre. Les ablutions d'un lutin sont des choses généralement respectées par toutes les races, les colères du petit peuple à ce propos pouvant prendre des proportions dangereuses, et nous dûmes donc attendre qu'Adanse ait fini. Listak en profita pour visiter plus avant le second secrétaire, l'armoire, ainsi que les alentours du lit. Puis, comme Adanse ne reparaisait toujours pas, il se laissa nonchalamment tomber sur le fauteuil à bascule et alluma sa pipe. Il se mit à fumer en se balançant doucement, plongé dans ses réflexions. Ne sachant trop que faire, j'allais m'asseoir sur le tabouret qui avait servi à Lyafos à se pendre lorsque la porte s'ouvrit brusquement dans mon dos.

En voyant Listak se lever d'un bond, je me retournai aussitôt. Le roi Torn se tenait sur le seuil de la chambre.